

NUMÉRO 1 DOCUMENTS

NATIONAL GEOGRAPHIC

HORS-SÉRIE



Algérie
Un siècle en photo
par National Geographic

la colonisation
le désert les femmes
la religion les guerres

6,90 €

WWW.NATIONALGEOGRAPHIC.FR

GROUPE PRISMA MEDIA



BEL : 7,90 € - CH : 13,95 \$ - CAN : 12,99 CAD - LUX : 7,90 € - DOM Avion : 9 € - Plateau : 7,90 € - Zone CPPB : 11,00 € GDF

OFFRE EXCLUSIVE

caHistoire
M'INTÉRESSE

EXPLORER LE PASSÉ POUR COMPRENDRE LE PRÉSENT

SEPTEMBRE-OCTOBRE 2012 N°14 5,95 €

DE LA VIGNE AU VIN
8 000 ANS D'IVRESSE

QUE SAVONS-NOUS DE LA GUERRE DE TROIE ?

MATA HARI AGENT DOUBLE

Landru

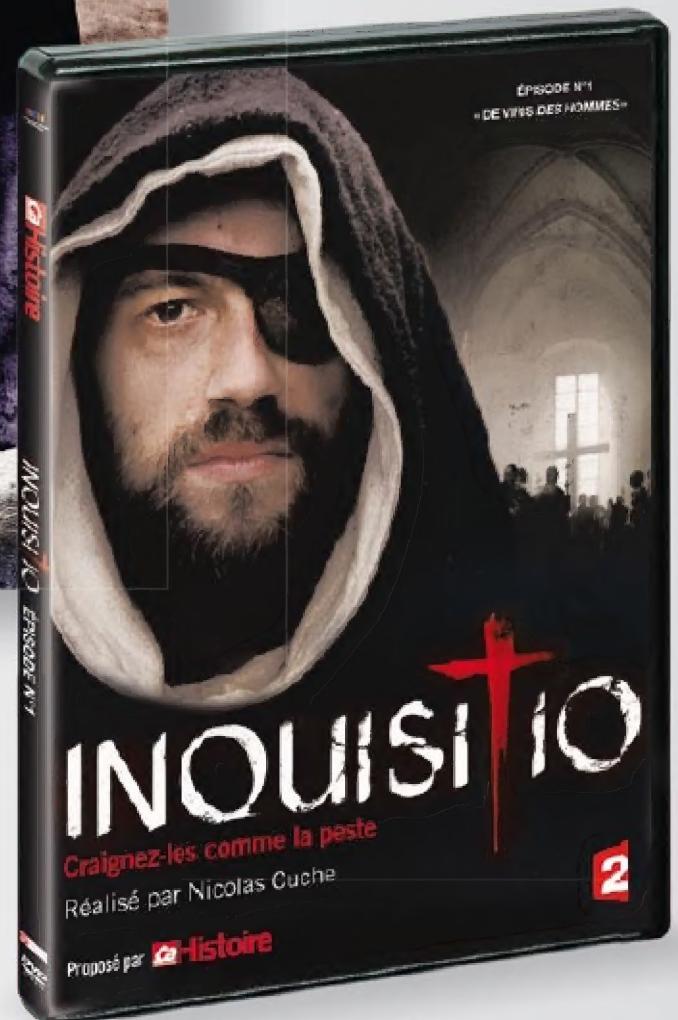
LES PREMIERS PROFILERS SUR LA PISTE DES TUEURS EN SÉRIE

LES SECRETS DE L'INQUISITION

CROISADE ANTI-CATHARES, CHASSE AUX SORCIÈRES...

EPISODE N°1
« DE VINS DES HOMMES »

Pour
5€90
de plus



Le DVD « Inquisitio »

La série événement

2

L'Histoire éclaire le présent

Chère lectrice, cher lecteur,

Nous inaugurons, avec ce hors-série « Un siècle d'Algérie en photo par National Geographic », une nouvelle collection que nous avons baptisée « Documents », et qui repose sur l'immense fonds iconographique et éditorial du *National Geographic*, dont nous fêterons le 125^e anniversaire dans quelques mois (janvier 2013).

Nous avons choisi de commencer avec l'Algérie, à l'occasion, bien sûr, des 50 ans de l'indépendance du pays. Depuis le début du xx^e siècle jusqu'à récemment, certains des plus grands noms du *National Geographic* (Maynard Owen Williams, Thomas J. Abercrombie) ont réalisé une bonne partie des sujets que vous découvrirez dans nos pages.

Ces reportages, dont les premiers datent de 1909 et les plus récents du début du xxI^e siècle, dressent un portrait passionnant de l'Algérie et de ses composantes géographiques et humaines. Ils nous offrent un regard sur la vie quotidienne pendant et après la colonisation.

Au-delà des documents photographiques qui racontent des histoires, nous avons voulu aussi restituer certains des textes de l'époque tels qu'ils étaient, éclairés par des articles actuels. Parfois naïfs, imprécis, elliptiques, ils restituent la fraîcheur de journalistes qui découvrent un monde encore peu ou mal connu. Les villages, le désert, le mode de vie des Bédouins et l'islam gardent à leurs yeux un exotisme intact. Vous pourrez ainsi découvrir, au fil des chapitres, des anecdotes sur la façon – cruelle – dont les chameliers exploitaient leurs montures, des annotations insolites sur le comportement envers les Algériens – et notamment les Algériennes – que l'armée américaine recommandait à ses soldats, ou l'état des routes au début du siècle, comparé à celui du réseau routier de certains pays d'Europe.

François Marot



sommaire

6 La colonisation

130 ANS DE PRÉSENCE FRANÇAISE. Des deux côtés de la Méditerranée, des gens se souviennent et reviennent sur ce qu'était la vie dans cet ancien département français. Nostalgie.



18 Le désert

LONGTEMPS PARCOURU PAR les seuls nomades, fiers guerriers intrépides sur les routes caravanières, le Sahara algérien a, en un siècle, connu de profondes transformations.



42 Les villes et l'économie

ALGER, ORAN, CONSTANTINE... depuis des décennies, 90 % des Algériens vivent dans le nord du pays. Un déséquilibre démographique qui influence leur mode de vie actuel. Regard sur une société qui change.



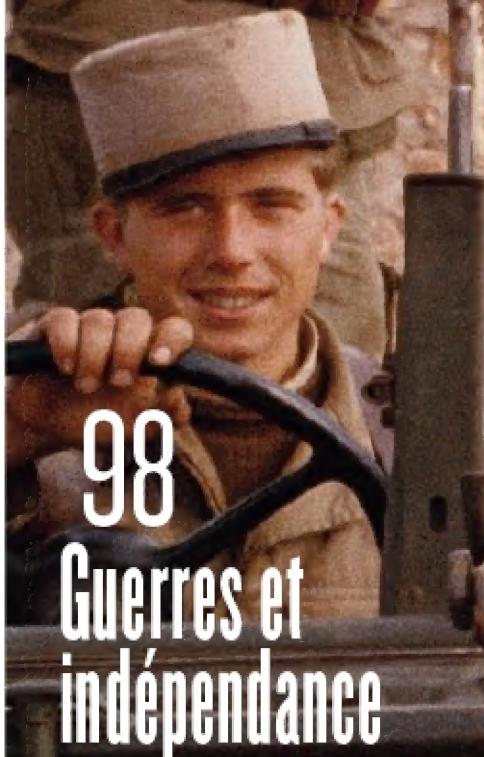
58 Les femmes et la famille

EN QUÊTE D'AUTONOMIE, les Algériennes partent de plus en plus à la conquête de l'espace public et de leur liberté. Une mutation pas toujours en douceur...



78 L'instituteur et le Coran

**EN 1962, L'ALGÉRIE
MET EN PLACE
SES FONDATIONS :**
l'islam devient
la religion d'État,
et l'arabe la langue
officielle du pays.
Non sans difficultés.



98 Guerres et indépendance

LA PARTICIPATION DE CERTAINS ALGÉRIENS
à la libération de la France pendant la Seconde Guerre mondiale a contribué à la création du mouvement indépendantiste. Où en sont les relations entre l'ancienne puissance coloniale et l'Algérie ?

EXTRAITS DES REPORTAGES D'ÉPOQUE

- Here and there in Northern Africa (Ici et là en Afrique du Nord) p. 24



- Dry-Land Fleet Sails the Sahara (Une flotte terrestre vogue sur le Sahara) p. 33

- Algeria : France's Stepchild – Problem and Promise (L'Algérie, fille adoptive de la France : entre problèmes et promesses) p. 13, p. 30, p. 44, p. 53, p. 95, p. 110



- Algeria Learning to Live With Independence (L'Algérie à l'épreuve de l'indépendance) p. 36, p. 47, p. 70, p. 83, p. 86

- Throught the deserts and jungles of Africa by motor (Parcours automobile à travers les déserts et les jungles d'Afrique) p. 73

- Eastward from Gibraltar (Vers l'est de Gibraltar) p. 54

- In Civilized French Africa (Dans l'Afrique civilisée française) p. 14



- Americans on the Barbary Coast (Des Américains sur la côte de Barbarie) p. 63, p. 108

Souvenirs l'Éden

L' ALGÉRIE ? UN PARADIS PERDU POUR CERTAINS, UNE PAGE TOURNÉE POUR D'AUTRES : LA FIN DE L'HÉGÉMONIE FRANÇAISE A ENTRAÎNÉ LE RAPATRIEMENT D'ENVIRON UN MILLION DE PIEDS-NOIRS EN MÉTROPOLE...

CINQUANTE ANNÉES SE SONT ÉCOULÉES, mais tous les rapatriés français d'Algérie n'ont pas encore retraversé la Méditerranée pour retrouver les parfums de leur enfance. Avec l'anniversaire de l'indépendance, la question s'impose : à quoi ressemblait la vie dans ce qui était alors un département français ?

« Partis de France, ma famille et moi avons débarqué à Oran le 2 janvier 1946, après trois jours de tempête ; d'énormes vagues faisaient danser le bateau. Là, nous avons été accueillis par 15 °C et dix jours de pluie... », confie





HAMMAM RIGHA, 1911

Pendant la période coloniale,
une Française et un Algérien
dans une palmeraie de la station
thermale de Hammam Righa.



« La ville nous a paru énorme. Je n'avais jamais vu une cité aussi grande ! »

Jean-Claude Pillon. « La ville nous a paru énorme, il y avait plein de bateaux. Je n'avais jamais vu une cité aussi grande ! Les immeubles faisaient six ou sept étages de haut, les plafonds des appartements me paraissaient immenses. Comme j'étais jeune, je m'attendais à ce qu'il y ait

Ndes dromadaires partout. Mais bien sûr, il n'y en avait nulle part, pas plus que des dunes, d'ailleurs. Mais il pleuvait... »

NÉ EN MÉTROPOLE, cet ingénieur a mis le pied pour la première fois sur le continent africain à l'âge de 7 ans, quand son père a été muté. « En Algérie, on passait notre temps dehors, alors qu'en métropole les gens vivaient beaucoup à l'intérieur. J'ai trouvé ce pays tellement plus vivant que la France. Dans la rue principale d'Oran, il y avait du monde jusqu'à 4 heures du matin. J'en garde d'excellents souvenirs. J'en ai profité pour visiter Alger, le Sahara, le Maroc... J'ai vu tant de choses que je n'aurais pas pu

SÉTIF, 1908

« Être zouave est un honneur. Le rester est un devoir. » Telle était la devise de ce régiment d'infanterie de l'armée de terre française, dont l'uniforme n'a presque pas changé entre 1830 et 1962.



**PRÈS D'INIFEL
(SAHARA), 1923**

La première expédition automobile transafricaine rallie Touggourt, en Algérie, à Tombouctou, sur les rives du fleuve Niger. Pari réussi pour André Citroën, l'organisateur de cette expédition (la Croisière des sables).

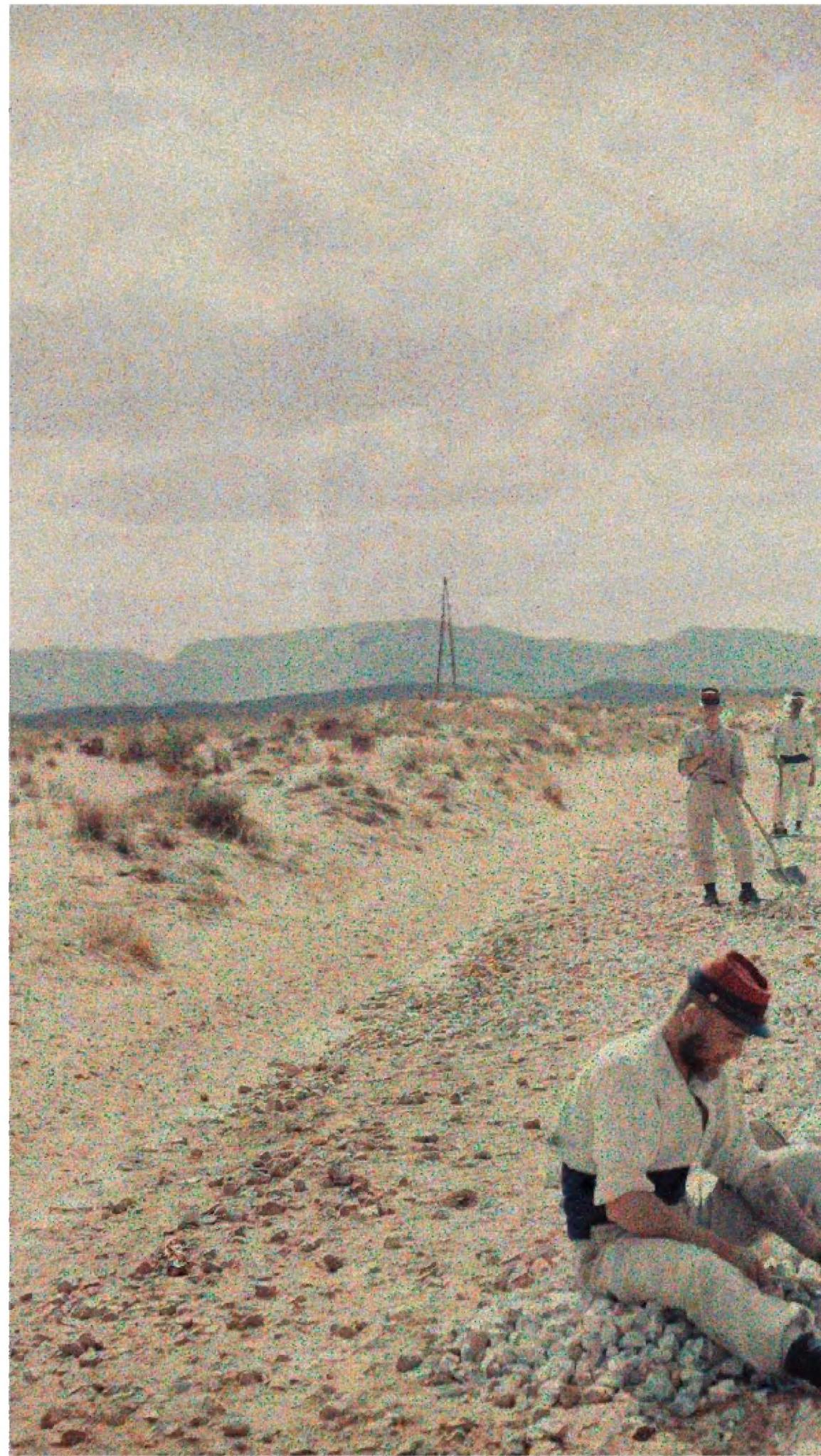


connaître autrement. Un demi-siècle après, ce pays m'attire toujours. Mon père avait choisi de s'y installer pendant deux ans. Pour l'aventure, mais aussi parce que c'était une opportunité d'améliorer notre situation familiale. » Fascinés par cette terre, les Pillon « y ont finalement vécu une existence de rêve » toute une décennie, et n'ont quitté l'Algérie qu'à la fin des années 1950.

DES SOUVENIRS TRÈS PROCHES de ceux que Daniel Saint-Hamont a gardé de Mascara, sa ville natale, située près d'Oran. Toutefois, l'ancien journaliste de Radio France souligne volontiers que « l'Algérie a été colonisée par des gens malheureux. Des Français issus de la Commune de Paris de 1871, ou d'autres opposants politiques déportés en Algérie et qui y sont devenus des agriculteurs. »

Fascinés par cette terre, les Pillon « y ont vécu une existence de rêve » toute une décennie

Lorsque l'Algérie devient un territoire français, la métropole est prête à y investir massivement. « Ce n'était qu'un département, mais il était mieux aménagé que la France profonde », affirme Guy Pujante, ingénieur né à Oran en 1928, et qui, durant la guerre, a fait partie de l'OAS. « Les Français ont mis en place toutes les infrastructures, le chemin de fer... En 1830, il n'y avait presque rien. C'était un pays à construire. » Un territoire multilingue, où l'on pouvait habiter durant des décennies en ne parlant que le français, comme Jean-Claude Pillon. « Je n'ai jamais appris l'arabe littéraire, confie-t-il, même si nous sommes restés plus longtemps que prévu. Il y avait des cours à l'école, mais cela





n'aurait servi à rien que j'en prenne tant l'arabe dialectal est différent. Comme l'algérien était la langue de leurs ouvriers, la plupart des Français qui travaillaient dans l'agriculture le parlaient. Ce qui n'était pas le cas dans les villes, où l'administration se concentrait. Les Algériens connaissaient souvent le français, même imparfaitement. »

À L'ÉPOQUE, JEAN-CLAUDE Pillon habitait le centre historique d'Oran. Un quartier européen où plusieurs familles pouvaient partager une maison dont les pièces s'ouvraient sur un patio – ce qui permettait à des Algériens et des Européens de cohabiter. « On y trouvait des gens qui étaient arrivés de France depuis une soixantaine d'années, et qui s'étaient fait une bonne situation. Au lycée, nous célébrions toutes les fêtes religieuses, qu'elles soient musulmanes, juives ou catholiques. Ce jour-là, tout le monde avait congé. Pour les familles qui vivaient dans une même maison, c'était l'occasion de s'inviter les unes les autres. Peu importait leur confession. Cette mixité existait, et cela n'avait rien de politique. »

Une mixité qui n'était pas forcément la norme. Certes, le 5 juillet 1962, la plupart des Algériens célébraient leur liberté, mais de leur côté, la majorité des pieds-noirs rassemblaient leur vie dans une valise et partaient pour la France, une terre inconnue pour nombre d'entre eux. Depuis, certains, comme Jean-Claude Pillon ou Guy Pujante, n'ont plus jamais remis les pieds « au bled ». D'autres, comme Daniel Saint-Hamont,

ALGÉRIE, 1928

Ici, la Légion étrangère participe à la construction des nouvelles routes qui silloneront le Sahara.

ALGER, 1928

Quelques soldats
de la Légion étrangère
n'hésitent pas à poser
avant de passer à table.



NATIONAL GEOGRAPHIC
1960

L'ALGÉRIE, FILLE ADOPTIVE DE LA FRANCE : ENTRE PROBLÈMES ET PROMESSES

PAR HOWARD LA FAY



AUTEUR INCONNU

LES FRANÇAIS RISQUENT LEUR VIE POUR L'AMÉLIORATION DU TERRITOIRE

Derrière ce projet, on trouve le commissaire à la reconstruction, Louis Gas, un homme grand qui est fier de son département et de ses jeunes aventuriers d'assistants. « Chaque jour, m'a-t-il dit, ils risquent leur peau dans la brousse, car ils croient en l'Algérie nouvelle qu'ils bâtissent. » Notre objectif est de construire mille nouveaux villages, qui auraient tous une infirmerie et une école. Nous inaugurons dix nouvelles classes par jour. Quant aux logements, avec six millions de gens dans le besoin, nous n'avons ni le temps ni les moyens pour faire quoi que ce soit d'ambitieux. Vous avez vu nos villages ? Vous savez qu'il n'y a pas de miracle – juste des installations solides dans lesquelles des familles peuvent vivre dignement. »

DU FIL DE FER BARBELÉ GARDE UNE ANCIENNE CITÉ

J'ai trouvé Constantine assiégée. Du fil de fer barbelé bloque tout accès à la place de Nemours, située en plein centre. Les plus grands cafés sont équipés d'écrans de protection élaborés pour résister aux

grenades. La police, épouvantée par un terrorisme qui a fait des milliers de victimes depuis 1954, a complètement barricadé certaines parties du quartier musulman. Pour aller d'une maison à l'autre, j'ai souvent dû faire bien des détours.

Néanmoins, cette cité, qui enjambe les magnifiques gorges du Rhummel, est peut-être la plus colorée de tout le pays. La communauté juive, qui s'est installée là au moment des invasions arabes au VII^e siècle, conserve toujours ses anciennes traditions. Dans le marché découvert juif, j'ai vu des femmes – certaines vêtues de la traditionnelle coiffure noire – soupesant une orange ou encore examinant un poulet.

Lentement, je suis passé entre les bâtiments délabrés et cernés de chars de Cardo Maximus. Même si les pluies de presque mille neuf cents hivers ont altéré la « Pompéi d'Afrique », les fondations romaines demeurent solides : les fours à pain sont généralement en bon état, et l'arène est prête à accueillir des jeux fantomatiques.

Un vent venant des Aurès souffla à travers le forum, froissant les herbes folles qui résistaient entre les dalles. En observant le grand Arc de Trajan, je me suis laissé aller à imaginer le martèlement des chariots de guerre et le pas triomphant des Romains entrant victorieusement dans l'arène. □

DANS L'AFRIQUE CIVILISÉE FRANÇAISE

PAR JAMES F. J. ARCHIBALD

UNE INFRASTRUCTURE ROUTIÈRE DE QUALITÉ

Même si, en France, la qualité des routes n'est plus à démontrer, celles que l'on trouve en Algérie et en Tunisie sont malgré tout bien meilleures. Je ne peux pas faire de comparaison trop marquée, mais je pèse mes mots quand je dis que nous n'avons que très rarement trouvé une chaussée cahoteuse lors de notre voyage en voiture, qui a pourtant duré plusieurs semaines. Dans les périphéries de certaines des plus grandes villes, où la circulation était très dense, nous sommes parfois tombés sur des ornières, mais qui étaient toujours immédiatement réparées.

(...) La côte méditerranéenne est moins hospitalière. Entre Bejaïa et Jijel, deux villes distantes d'environ 160 km à vol d'oiseau, une route tortueuse a été creusée à même la falaise. Mesurant près du double à cause des tournants, c'est aujourd'hui l'une des plus belles corniches du monde. J'ai conduit depuis Naples jusqu'en Espagne en passant par la Côte d'Azur, et je n'ai rien vu de comparable à cette route algérienne. Il est à noter que ce très bel axe relie deux villes et qu'il n'y a, entre les deux, aucun village important. Je ne suis d'ailleurs pas sûr qu'à elles deux elles réunissent plus de 40 000 habitants.

(...) Le gouvernement français n'attend pas qu'une région soit peuplée pour y construire une route. Il l'aménage d'abord, et ensuite il invite les colons à s'installer le long de ce nouvel axe.

(...) Ce n'était pas mon intention initiale de m'attarder sur les routes de Tunisie ou d'Algérie, ni de faire l'éloge de ce paradis pour automobilistes, mais ma grande admiration pour les colons français m'a poussé à mettre en avant leur travail dans ce domaine.

(...) Au cours de ces semaines de balade automobile dans ces deux colonies, je pense avoir vu tout au plus une demi-douzaine de drapeaux





Sud de Biskra, 1909
Une voiture croise
une caravane.
Pendant longtemps,
le chameau a été
le seul moyen
de locomotion pour
traverser le désert.

français en dehors des villes d'Alger ou de Tunis. Je dis ceci simplement pour montrer que le but des Français n'est pas de faire étalage de leur hégémonie aux yeux du peuple indigène, mais plutôt d'afficher ce symbole comme celui de la protection de tous les droits.

Les tribunaux sont impartiaux et justes, et les Français et les autochtones sont jugés de la même manière. La France n'impose plus des taxes supplémentaires sur les produits locaux lorsqu'ils franchissent les frontières. □

*« Tout avait changé,
je ne savais plus où j'étais.
J'ai pu revoir mon école,
ma salle de classe... »*

qui a écrit *Le Sirocco emportera nos larmes*, ont osé. « Je suis retourné à Mascara pour la première fois il y a dix ans. C'était magique. Il y avait plus de quarante ans que je n'y avais pas mis les pieds ! Tout avait changé, j'étais perdu. En ville, je croisais des gens que j'avais connus dans mon enfance. J'ai pu revoir mon école, ma salle de classe, et même les traces que j'avais laissées sur mon petit pupitre. Franchir la porte de mon ancienne maison a été comme un voyage dans le passé. Comme si j'étais parti hier. »

CES DERNIÈRES ANNÉES, avec son ami Taib M'hamed, attaché d'administration communale à la mairie de Mascara, cet ancien journaliste a organisé des voyages depuis la France pour les pieds-noirs. L'objectif ? Leur faire traverser la Méditerranée un demi-siècle après, afin qu'ils puissent, au moins une dernière fois dans leur vie, marcher sur le sol de Mascara, où désormais « les Français sont vraiment accueillis à bras ouverts ».

Au terme de la colonisation, d'autres pieds-noirs avaient juste pris un aller simple pour la France. Pour ceux-là, qui n'y retourneront jamais, l'Algérie d'aujourd'hui n'est plus la terre qu'ils ont connue. Même si, comme Jean-Claude Pillon, ils affirment : « J'ai plus de souvenirs agréables là-bas que dans ma ville natale en France. Pour moi, l'Algérie, c'est toute ma jeunesse. C'était un pays de rêve. » □

Souvenirs de camaraderie

ALGER, 1928. Des soldats de la Légion
étrangère partagent un moment de solidarité
entre compagnons d'armes.

JULES GERVAIS COURTELLEMONT





le desert



Mirage ou
eldorado ?



ESPACE MYTHIQUE ET RUDE POUR LES ESPRITS
AVVENTUREUX, LE SAHARA ALGÉRIEN S'EST PROFONDÉMENT
TRANSFORMÉ DEPUIS LES PREMIÈRES GRANDES
EXPÉDITIONS DU XIX^e SIÈCLE, S'OUVRANT TOUJOURS PLUS
SUR L'EXTÉRIEUR ET LE RESTE DU PAYS.

SAHARA, 1911

Halte au cœur du désert
pour ce voyageur pieds nus
et tourné vers La Mecque :
la prière est l'un des cinq
piliers de l'islam.

« JUSQU'AU DÉBUT DU XX^E SIÈCLE, le Sahara algérien était considéré comme vide et sans intérêt. C'est seulement à cette époque que la France s'intéresse à cet immense désert », explique Jacques Fontaine, maître de conférences honoraire en géographie à l'université de Franche-Comté. Ferdinand de Lesseps, à l'origine, notamment, du canal de Suez, et le capitaine Roudaire, de l'armée française, auraient bien tenté, au XIX^E siècle, de créer une « mer intérieure » dans le Bas-Sahara algéro-tunisien. Mais ce projet échoue. « Et ce serait dans les années 1930, ajoute le géographe, que l'armée française y aurait créé des bases militaires pour y tester des armes bactériologiques ou chimiques

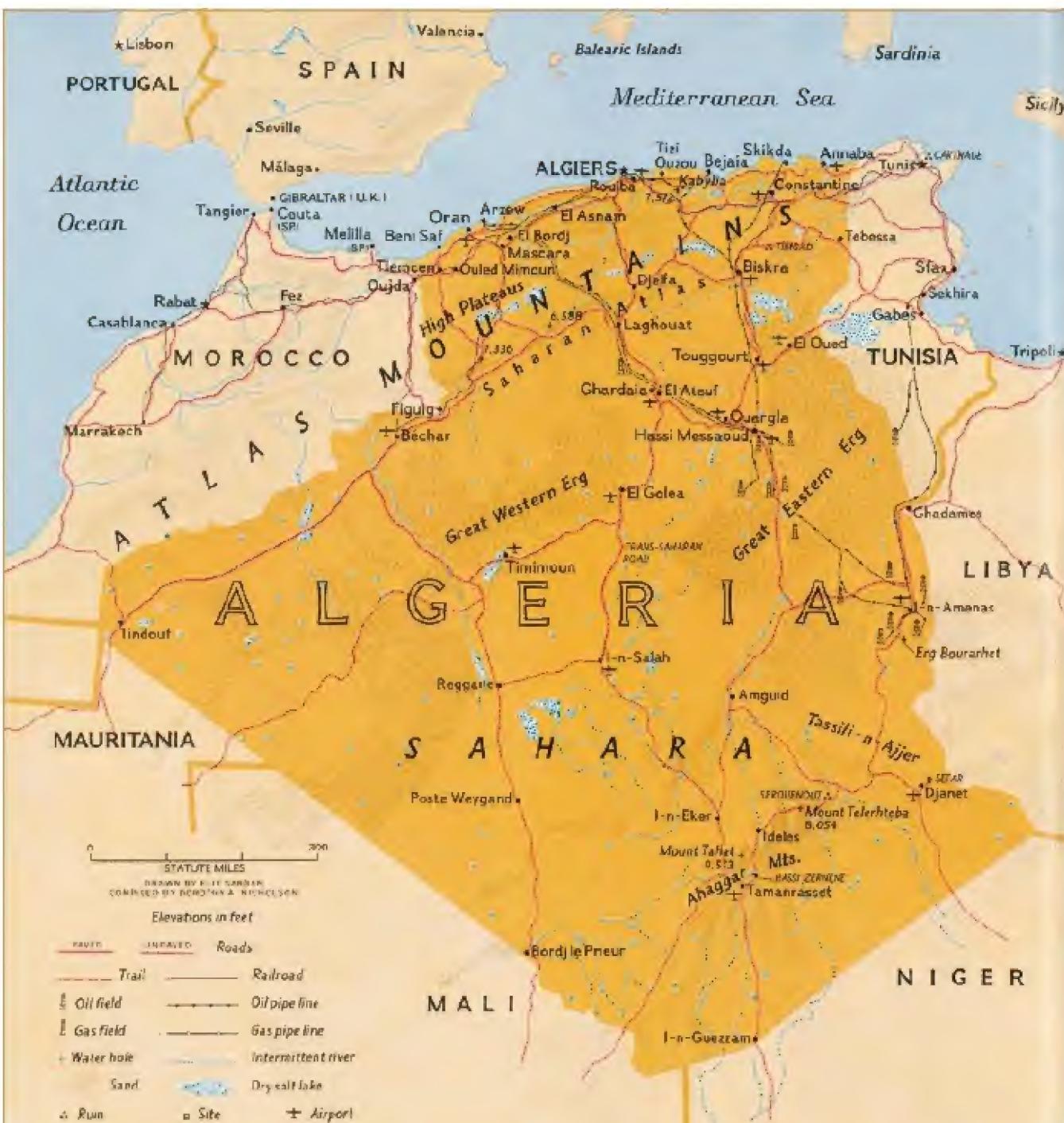
(base B2, dans l'oued Namous, au nord-est de Béchar), et, plus tard, expérimenter l'arme atomique (bases de Reggane et d'In-Ekker). Mais jusqu'à la découverte des hydrocarbures, la France coloniale s'intéresse finalement fort peu au développement du désert. »

Les premiers gisements de gaz et de pétrole sont découverts, respectivement, en 1954 à Djebel Berga, et en 1956 dans la région d'In-Amenas. Dès lors, des routes bitumées commencent à quadriller le territoire. En 1955, seuls deux axes goudronnés existent au nord : Biskra-Touggourt et Laghouat-Ghardaïa. Mais seulement six ans plus tard, un réseau routier de 2 000 km couvre la plus grande partie du Sahara algérien.

SAHARA, 2001

Les routes et les pistes qui traversent le désert se transforment parfois en cimetières de voitures.

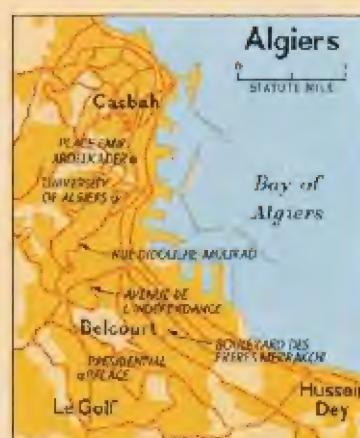




REVENUES from enormous Saharan petroleum fields fuel industrial expansion in Africa's second largest nation; after 1975 Algeria expects to be providing much of the natural gas consumed on the East Coast of the United States. Yet agriculture remains the major occupation, and 95 percent of the people crowd along the narrow, fertile Mediterranean coast and the foothills of the Atlas Mountains. The 11-year-old Democratic and Popular Republic of Algeria blends Islamic tradition with 20th-century socialism.



AREA: 919,591 square miles. **P**OPULATION: 15,000,000; mainly Arab with a large number of Berbers. **L**ANGUAGE: Officially Arabic; French widely used. **R**ELIGION: Islam. **E**CONOMY: Petroleum; wine; citrus; subsistence agriculture. **M**AJOR **C**ITIES: Algiers, 1,000,000; capital; Oran, 530,000; port; Constantine, 255,000. **C**LIMATE: Hot summers, mild winters, adequate rainfall along the coast.



CARTE D'ALGÉRIE, 1973

La légende de l'époque stipulait : « Le deuxième pays le plus grand d'Afrique a connu une forte hausse de sa production pétrolière. Il est aussi devenu l'un des premiers fournisseurs de gaz de la côte est des États-Unis. L'agriculture reste malgré tout son activité première, et 95 % de sa population se concentre dans la bande fertile qui s'étend du littoral méditerranéen aux contreforts de l'Atlas. Vieille de onze ans, la République démocratique et populaire d'Algérie a réussi à marier Islam et socialisme du xx^e siècle. »

« Après l'indépendance, cette politique se poursuit pour deux raisons : l'exploitation de la ressource pétrolière et le contrôle des territoires sahariens pour asseoir la légitimité de l'État », ajoute Jacques Fontaine. Or, non seulement le Sahara algérien forme les 4/5^e du territoire national, mais quatre des frontières qui séparent le pays des nations voisines le sillonnent. Des frontières qui deviennent stratégiques le jour où un État algérien se dessine. Aujourd'hui, 8 000 km de routes traversent de part en part cette partie du Sahara. Parallèlement, vu les distances à parcourir, le réseau aérien se développe. La région comptait vingt aéroports en 1963. Sur les trente qui existent désormais, sept sont d'envergure internationale.

Cette densification des transports facilite les migrations nord-sud en Algérie. En effet, dans les années 1970, cadres, fonctionnaires

Des frontières qui deviennent stratégiques dès lors qu'un État algérien se dessine...

et ouvriers descendent vers le sud, tandis que les étudiants partent dans les facultés au nord. Les échanges avec les pays voisins en sont aussi améliorés. « Bien des poids lourds empruntent la piste entre In-Guezzam et Tamanrasset, un axe commercial important au sud du Sahara. Cette voie devient également le canal officiel du passage des migrants », confie le docteur en géographie à l'Inra de Toulouse Yaël Kouzmine. Avec le commerce, c'est aussi le tourisme international qui évolue. « Dans les années 1980, les voyages d'aventure dans le désert, créés par des agences privées, valorisent la région », ajoute-t-il. Puis, dans les années 1990, quand la guerre civile embrase le nord de l'Algérie, le sud, sécurisé, devient un bon choix pour



EL-GOLÉA, 1949 (CI-DESSUS)

Un Algérien devant la pompe à essence d'une station-service. Les oasis jouent toujours leur rôle de relais sur les pistes caravanières. En haut, un panneau sur la route de Ghardaïa.





BOU SAADA, 1949

Halte à Bou Saada pour l'un des bus de la Ligne du Hoggar, compagnie transsaharienne renommée en son temps. Ralliant Alger au Niger, elle traversait l'Afrique du Nord.

NATIONAL GEOGRAPHIC

1914

ICI ET LÀ EN AFRIQUE DU NORD

PAR FRANK EDWARD JOHNSON



LEHNERT & LANDROCK

UN TERRIBLE RITE

Dans le Sahara, une affreuse coutume perdurait dans certaines tribus. Avant une razzia ou une guerre, les vieux dromadaires fatigués et sans avenir étaient privés d'eau le plus longtemps possible et ne pouvaient s'hydrater qu'avant le départ. Ensuite, selon les Arabes, on leur arrachait la langue. En fait, je ne suis pas sûr d'avoir compris tous les mots. Par là, ils entendaient peut-être que seuls certains nerfs ou tendons étaient coupés. Car sans ces tendons, il était impossible pour le dromadaire d'utiliser l'eau dans son ventre, ce qui ne l'empêchait pas de vivre longtemps.

Lors d'une pénurie d'eau ou de viande, un ou deux de ces dromadaires étaient abattus ; la chair était mangée, l'eau et le sang bus. Au moment de les tuer, il est dit que les chevaux trépignaient d'impatience

à l'idée de s'alimenter d'un peu de viande fraîche. Je n'ai jamais assisté à un traitement aussi cruel, ni à un tel comportement de la part des chevaux, je ne peux donc pas garantir ces faits ; mais ils ont été confirmés en leur temps par des généraux français.

Qu'il soit vivant ou mort, un dromadaire constitue une richesse pour son maître. Il a autant d'importance pour les habitants du Sahara qu'un renne en a pour les Lapons. Vivant, il porte les tentes et les provisions. Il ne craint ni la faim, ni la soif, ni la chaleur : ses poils permettent de construire des tentes et des burnous ; le lait de chamelle nourrit les riches et les pauvres, se marie bien avec les dattes et engrasse les chevaux. Sa peau sert à faire des gourdes d'une étanchéité à toute épreuve. Elle sert également à fabriquer les chaussures et les bottes avec lesquelles un homme peut marcher sans danger sur une vipère et sans crainte sur le sable brûlant. □

OASIS DU NORD DE L'AFRIQUE ET DU SAHARA

Beaucoup d'oasis d'Afrique du Nord et du Sahara doivent leur existence à d'importantes sources d'eau chaude ou froide. Celles-ci s'étant formées à proximité les unes des autres, elles constituent un grand bassin naturel, d'où part un ruisseau qui va ensuite irriguer les plantations. Ce ruisseau, que les Arabes appellent un oued, se subdivise encore et encore pour que la plus grande superficie possible de l'oasis en profite. Le sable du Sahara n'a rien de commun avec celui que l'on trouve communément sur une plage, car il est aussi fertile qu'un sol vierge. L'heureux propriétaire d'un jardin dans une oasis alimentée par l'eau courante est donc un homme riche.

Au XIII^e siècle, à Tozeur, l'historien arabe et imam Ibn Chabbat planifia et mit en place le système d'irrigation que l'on peut aujourd'hui observer dans les oasis. L'oued coulant de la source a été divisé en trois courants d'un même volume, eux-mêmes divisés en sept courants égaux ; ces vingt et un ruisseaux arrosent entièrement Tozeur. L'imam Ibn Chabbat mourut en l'an 1282 et fut enterré à Bled el-Hader. Son système d'irrigation fut copié dans beaucoup d'autres oasis où il y avait suffisamment d'eau, et fonctionna parfaitement des siècles durant. □



AUTEUR INCONNU

Pour les Touareg, ouvrir une agence de voyages, c'est retrouver la liberté...

ces activités de niche. Ces randonnées à dos de dromadaire ne concernent souvent que des touristes aisés, mais elles permettent aux autochtones de garder leurs troupeaux et de retrouver leur vie dans le désert. « Au sud du pays, nombre de Touareg veulent ouvrir leur agence. Pour eux, c'est retrouver la liberté », analyse Sofiane Idir, doctorant en économie à l'université Pierre Mendès-France. « Nous nous sentons mieux au désert », témoigne Alhousseini Sababou, un Touareg de Djanet.

C

CEPENDANT, LE CONTEXTE socio-politique n'est pas sans conséquences sur le tourisme. Car le sud du pays devient bientôt une zone refuge non seulement pour les islamistes, mais aussi pour les rebelles touareg du Mali. Traditionnellement très attachés à leur mode de vie nomade, les Touareg, longtemps les maîtres incontestés des routes transsahariennes, ne peuvent plus circuler aussi librement qu'autrefois. Différents États (le Mali, le Niger, la Mauritanie...) sont en effet nés de la dissolution de l'ancien Empire colonial français, héritant alors de frontières au cœur même du Sahara.

Dans le contexte actuel, les Touareg sont invités à opter pour une nationalité, au risque, sinon, d'être les éternels réprouvés des gouvernements. Mais désirant toujours vivre selon leurs traditions, certains se sont organisés et armés pour demander l'indépendance de l'Azawad, territoire du nord du Mali, frontalier de l'Algérie. « Depuis 2011, les touristes occidentaux ne fréquentent plus que rarement le Hoggar », raconte Cyril Fondeville, organisateur de raids dans le Sahara. Du rêve saharien, ne reste parfois qu'un peu de poussière. □



Sur la trace
**des Hommes
libres**

À PERTE DE VUE,
DU SABLE,
DES DUNES,
DES ROCHERS
OÙ HURLE LE VENT.
ET POURTANT !
VIDE ET SANS VIE,
LE DÉSERT ?
PAS VRAIMENT.

HIRAFOK, 1999

Les célèbres « Hommes bleus » doivent leur surnom à la couleur souvent indigo de leur turban traditionnel, sorte de foulard de 4 à 8 m de long également porté pour se protéger du soleil et du vent : le *litham* en arabe, ou *tagelmoust* en tamacheq, la langue des Touareg.

REGS INHOSPITALIERS, dunes balayées par le vent, oasis luxuriantes... Immensité aride qui s'étire sur 2 millions de km², le Sahara algérien occupe 80 % du territoire, mais n'abrite que 12 % des habitants du pays. Les chiffres parlent d'eux-mêmes.

Et pourtant, sa population a plus que sextuplé entre 1962 et 2008, passant de 625 000 individus à 4 270 000. Qui plus est, cette région affiche le taux de fécondité le plus élevé du pays : de 3 à 5 enfants par femme en 2011 pour une moyenne nationale d'environ 2. Tout le long des routes trans-sahariennes, les villes enflent, grossissent, toujours plus nombreuses. Adrar, Béchar, Ghardaïa... plus de 2,5 millions d'habitants vivent aujourd'hui dans les agglomérations du Grand Sud algérien, contre 146 000 en 1954 ! Les oasis, où traditionnellement les caravanes nomades venaient se désaltérer,

sont devenues des lieux de sédentarisation. Car selon Jean Bisson, professeur émérite de géographie de l'université de Tours, « les nomades ont disparu ». Ils étaient 500 000 dans les années 1970. Aujourd'hui, on estime à 100 000 le nombre de semi-nomades qui vivent en Algérie.

Regroupés autour de Ghardaïa, Ouargla et Laghouat, les Chaambas transitaient entre le Grand Erg oriental et le Grand Erg occidental. Les Reguibats vivaient entre le Sahara nord-occidental et l'Atlantique. Les Sahraouis migraient, eux, du fleuve Sénégal jusqu'à l'oued Draa, au Maroc, passant ainsi par la région de Tindouf. Les Touareg, peuple le plus connu, formaient des caravanes qui s'aventuraient du sud du pays jusqu'au Mali, en Mauritanie et au Niger. Les nomades apparaissent comme le symbole du Sahara, mais certains peuples



SUD DE L'ALGÉRIE,
DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Portrait d'un groupe de femmes nomades devant leur campement.





TAMANRASSET, 1973

Un homme sur
son « taxi du désert »
dans une rue
poussiéreuse
de Tamanrasset.

« Les gourmiers venaient
enlever les enfants.
Ma mère nous cachait
dans une grotte... »

sédentaires vivent aussi sur le territoire. Les Mozabites, par exemple, habitent la région du Mzab, dont la capitale, Ghardaïa, à l'architecture célèbre, est inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

NOMBRE DE CES PEUPLES sont des Berbères – aussi appelés Imazighen, qui signifie « Hommes libres » dans leur langue. La sédentarisation des populations débute très tôt. « Pour un État, le nomade est bien souvent l'ennemi de l'ordre », rappelle Jacques Fontaine, maître de conférences en géographie à l'université de Franche-Comté. Dès le Second Empire, l'armée française de Napoléon III (1852-1870) tente de casser les solidarités entre groupes et limite les zones de pâturage en coupant les routes, réduisant ainsi les déplacements des caravanes.

En 1891, pendant la colonisation, l'école devient obligatoire, même si, dans la pratique, la réalité est parfois tout autre. Emmenés en ville pour faire leurs études, certains enfants sont alors arrachés à leurs familles. Ce que les parents ne voient pas d'un bon œil car traditionnellement, ce sont eux qui ramassent le bois ou gardent les troupeaux.

Aghali Okba, un Touareg de Djézet, se souvient : « Les gourmiers – soldats recrutés parmi la population locale – venaient dans le campement et enlevaient les enfants. Ma mère nous cachait dans une grotte. Moi, ils m'ont pris par surprise. Je suis resté trois ans sans pouvoir rentrer chez moi. Mais après, pendant le reste de mes études, j'ai pu y retourner pour les vacances. C'est l'un des moments de ma vie où j'ai eu très faim. Certains fuyaient dans le désert. »

NATIONAL GEOGRAPHIC
1960

L'ALGÉRIE, FILLE ADOPTIVE DE LA FRANCE : ENTRE PROBLÈMES ET PROMESSES

PAR HOWARD LA FAY



ROBERT SISSON

AUTREFOIS DES GUERRIERS, LES TOUAREG CONTINUENT DE PARCOURIR LE DÉSERT

A un peu moins de 1 500 km au sud de la côte méditerranéenne, les éclatantes dunes et les plaines arides du Sahara s'ouvrent sur les étranges montagnes tourmentées du Hoggar. C'est de là qu'autrefois, aux temps préhistoriques, les rivières partaient pour aller arroser tout le désert. Aujourd'hui, les montagnes sont aussi arides et esseulées que la Lune. Mais c'est ici, dans cette beauté sauvage, que vit l'un des peuples les plus fiers d'Afrique : les Touareg. Alors que leurs conquêtes guerrières – caravanes brutalement attaquées, oasis pillées – sont derrière eux, 10 000 grands et nobles Touareg, cachés derrière leur voile indigo, continuent de vagabonder dans le désert, tels des hommes des songes.

La plus grande oasis du Hoggar, Tamanrasset, frappe par son harmonie architecturale. Les maisons, l'hôtel et même l'hôpital sont en terre. « Un bon orage, reconnaît piteusement un habitant, ferait plus de dégâts qu'une bombe nucléaire. »

Le capitaine Pierre Denis, commandant de la compagnie méhariste locale, fut mon hôte à Tamanrasset. Sous les ordres d'officiers français, les 220 méharistes targui et arabes de sa division contrôlent une zone en grande partie inexplorée, à peu près de la taille du

Montana. Le mot « méhariste » vient de méhari – dromadaire de selle très rapide en arabe –, leur monture traditionnelle.

« Deux de mes quatre pelotons sont désormais motorisés, regrette le capitaine Denis. Mais certains coins du Hoggar ne sont accessibles qu'à dromadaire. Le peloton passe près d'un an dans le désert sans jamais rejoindre une base. Ils se nourrissent sur place, et le courrier n'arrive qu'une fois par mois. »

« Pour ne pas devenir fou, continua-t-il, il faut avoir un passe-temps. Le mien, quand j'étais à la tête d'un peloton, c'était la préhistoire. En effet, il y a plus de six mille ans, le Hoggar était fortement peuplé. Il y avait des lacs et de l'herbe. Des girafes et des éléphants déambulaient sur le plateau. Aujourd'hui, on retrouve partout des vestiges d'une florissante culture néolithique : des têtes de flèche, des couteaux de silex, de la poterie, voire des fossiles de poisson. Le peuple targui est le plus pauvre et le plus heureux du monde. J'ai été dans leurs tentes, et je les envie. Si un chef passe, ils préparent du thé ; pour un grand chef, ils tuent parfois un dromadaire et mangent un peu de viande. Mais chaque jour, ils se satisfont d'un verre de lait de dromadaire et d'une poignée de grains. Pourquoi je les envie ? Ils sont les seuls vraiment libres. Ils agissent à leur guise. Ils sont les maîtres et non les esclaves du temps. » □



PRÈS DE HASSI-MESSAOUD, 1960

Subsistant principalement grâce à leurs troupeaux, les nomades vont de pâturage en pâturage, dressant leurs tentes au milieu du désert.



AUTRE FACTEUR DE SÉDENTARISATION : les sécheresses consécutives. « Celle de 1973, par exemple, a décimé tous nos animaux », se souvient Aghali Okba. Les groupes nomades du Sahara remontent alors vers le nord de l'Algérie et les zones urbaines. Ce mouvement se poursuit tout au long des années 1970 et 1980. « Nous n'avions pas le choix, il fallait survivre », explique Alhousseini Sababou.

Mais le passage d'un mode de vie à un autre s'avère souvent difficile. « J'ai perdu mon frère l'année de notre arrivée en ville à cause du changement brutal de nourriture. Il s'alimentait de la semoule que nous donnait le Croissant-Rouge, soit la Croix-Rouge dans les pays musulmans, mais nous, nous n'avions pas l'habitude de cette nourriture. Avant, nous ne mangions que du lait et

de la viande », témoigne encore Aghali Okba. Dès lors, pour survivre, il faut absolument trouver un emploi. Beaucoup de nomades se font recruter comme main-d'œuvre dans l'industrie pétrolière ou l'agriculture. Et tous doivent s'adapter à la vie urbaine. « Quand un oiseau étranger entre dans une forêt, il doit faire le même bruit que les autres », cite Alhousseini Sababou. Et le gouvernement algérien, dans son désir de créer un pays uni, favorise cette uniformisation.

« Dans les moyens de communication, l'État privilégie un modèle culturel arabe », déplore Alissa Descotes-Toyosaki, présidente de l'association Sahara Eliki à Djanet, qui aide les chameliers touareg. Farida Sellal, ancienne ingénierie des télécommunications, regrette : « Il y a trente-cinq ans, j'ai installé

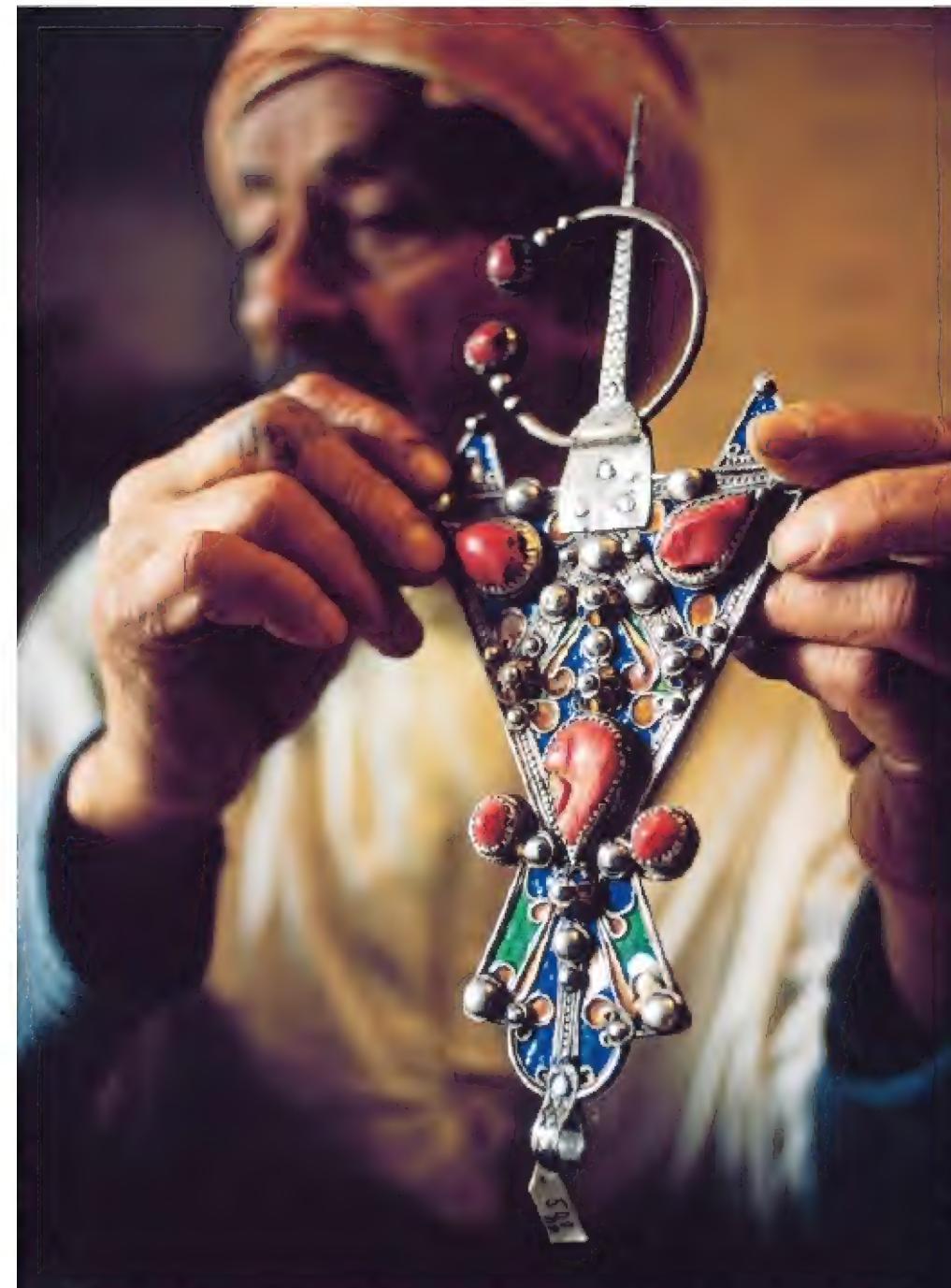
des télévisions partout dans le sud. Quand je suis revenue, en 2003, il n'y avait plus ni veillées dansantes, ni fêtes, ni regroupements de femmes. Un amenokal, chef de tribu touareg et ami, m'a dit en souriant : "Bien sûr, les gens ne font plus que regarder la télé." » Farida Sellal a alors créé, à Tamanrasset, l'association Sauver l'imzad. L'imzad, vielle

Désormais, « les enfants des Touareg se sentent d'abord algériens »

monocorde, est l'instrument de musique des Touareg. Les hommes n'ont pas le droit d'en jouer. Afin de résister à ce « modernisme incontrôlable, elle a ouvert une école pour les jeunes filles de la région. » Car parlant rarement l'arabe littéraire (langue dans laquelle les cours sont désormais donnés), les femmes sont très touchées par l'arabisation.

FARIDA RACONTE L'HISTOIRE d'une jeune touareg qui étudie pour être technicienne en informatique. Un jour, un professeur lui demande de porter le voile plutôt que son akerkhi traditionnel. Elle refuse : « Mon akerkhi, c'est ma carte d'identité. Je ne l'enlèverai jamais. » Aujourd'hui, elle ne porte toujours pas le voile. Cet acte de résistance illustre bien son appartenance aux Imazighen, « les Hommes libres ». Mais si, comme le note Marc Côte, professeur émérite de l'université d'Aix-Marseille, « chacun reste attaché à son groupe d'origine », désormais « les enfants se sentent d'abord algériens ».

Et la nation comprend beaucoup d'autres populations, venues s'ajouter aux « locaux ». Les descendants d'esclaves noirs forment des quartiers entiers à Béchar, dans le nord-ouest, et à Tamanrasset, dans le sud-est. Des cadres et fonctionnaires du nord sont descendus, après l'indépendance, pour aider au développement des villes en expansion.



Enfin, depuis le renforcement des frontières extérieures de l'espace Schengen en 2004, de très nombreux migrants des pays d'Afrique subsaharienne s'arrêtent dans le sud de l'Algérie. « Ils forment une main-d'œuvre corvéable à merci. L'économie a besoin de cette migration », analyse Ali Bensâad, maître de conférences à l'institut de géographie de l'université d'Aix-Marseille.

Au final, d'après ce chercheur, une ville comme Tamanrasset est composée aux deux tiers d'étrangers. « Le Sahara algérien devient cosmopolite », résume-t-il. Un désert particulièrement vivant et riche en identités humaines. □

BENI YENNI, 1973

Un artisan kabyle montre les bijoux qu'il a créés : ici, une broche en argent ornée de pierreries et d'émail. Un vrai travail d'orfèvre.

NATIONAL GEOGRAPHIC
1967

UNE FLOTTE TERRESTRE VOGUE SUR LE SAHARA

PAR LE GÉNÉRAL DE BRIGADE JEAN DU BOUCHER



JONATHAN S. BLAIR

L'AVENTURE COMMENCE SUR UNE ROUTE D'ASPHALTE

Nous mettons en place les douze chars à voile. Six d'entre eux sont des modèles B.B., qui viennent de France. Non, vous n'y êtes pas ! Ces deux lettres ne désignent pas les initiales de Brigitte Bardot. Le fabricant a simplement aimé la sonorité du mot formé par ces lettres : bébé. Trois autres sont également de fabrication française, et les derniers chars à voile, eux, sont anglais.

Nous subissons les foudres de la populace de Béchar. Dans l'ensemble, les remarques ne sont pas encourageantes, mais heureusement la plupart des pilotes ne comprennent ni le français, ni l'arabe, ni même les langues du désert. Parmi les curieux se trouvent les Hommes bleus, de la tribu des Reguibats – « le Peuple des nuages » –, de souche arabo-berbère. Il ne faut surtout pas confondre les Reguibats avec les Touareg du Sahara, bien que les deux peuples aient des coutumes en commun.

« Où sont les moteurs ? », demande l'un d'eux.
« Nous chevauchons le vent », répondis-je.
« Mais qu'en est-il quand le vent dort ? »
« Nous dormons aussi et attendons la volonté d'Allah. » Et cette réponse est appréciée.
« Avec de tels freins, comment allez-vous faire face aux obstacles ? », souhaite savoir un Français.
« De la même façon que sur un bateau, dis-je. Le nez au vent. Les appareils sont légers. Le vent les arrêtera facilement. »

À ceux qui prédisent que nous allons périr sur le sable, je liste ce que nous avons prévu d'emmener : pas moins de 6 Land Rover et de 2 avions légers de reconnaissance de l'armée française, 1 médecin, des garnisons algériennes et mauritanienes chargées de nous protéger, des cuisiniers, des mécaniciens, des guides, des rations d'urgence... Et nous avons prévu la mise en place d'un réseau radio.

Restent ceux que je n'ai pas convaincus. Ils seront sur la ligne de départ, les yeux écarquillés, attendant de voir nos os blanchir sous le soleil. □

Oasis : un système d'avenir

JAILLIE DU SABLE À LA SUEUR DU FRONT
DES HOMMES, LA TRADITIONNELLE OASIS A BIEN
SOUVENT DISPARU AU PROFIT DE SYSTÈMES
HYBRIDES, QUI NE TIENNENT PAS TOUJOURS
COMPTE DES SPÉCIFICITÉS DU SAHARA. À TORT ?

TEL DES GARDES CHARGÉS de surveiller les alentours inhospitaliers du village, les palmiers-dattiers dressent leur tête bien au-dessus des habitations. Plusieurs mètres en dessous, des planches de céréales côtoient quelques arbres fruitiers chargés de figues, d'abricots et de grenades. Havre de fraîcheur au milieu du désert, l'oasis, incontournable étape sur les routes caravanières, prend des airs de petit paradis. « Un paradis à la réputation surfaite » si l'on en croit Jean Bisson, professeur honoraire de géographie à l'université de Tours.

Mais le Sahara a bien changé depuis les premières expéditions européennes du XIX^e siècle. Aujourd'hui, gisements de pétrole et de gaz abondent, et le territoire ne cesse de s'industrialiser. D'immenses plantations de palmiers-dattiers avoisinent les palmeraies « d'antan ». La densification

GHARDAÏA, 1949

À l'aide de cordes reliées à une poulie, un homme dirige son âne pour puiser l'eau du puits.





L'ALGÉRIE À L'ÉPREUVE DE L'INDÉPENDANCE

PAR THOMAS J. ABERCROMBIE

LA PÉNURIE D'EMPLOIS DIVISE LES FAMILLES

La Kabylie résume à elle seule toute la complexité de l'Algérie : d'un côté trop de fermiers, de l'autre trop peu de terres arables. Bien que le pays soit vaste, 95 % de sa population (15 millions de personnes environ) vit sur seulement un 1/10^e du territoire : les zones fertiles le long du littoral s'étendent sur 160 km de large. Le reste est composé de montagnes dénudées et de désert.

La partie saharienne de l'Algérie, zone désolée de trois fois la taille du Texas, a toujours été considérée comme un univers hostile de nomades disséminés et d'oasis lointaines. Mais, en 1956, des équipes d'exploration françaises ont découvert d'abondantes réserves de pétrole sous le sable. Ce qui a permis de changer la donne. Aujourd'hui, l'Algérie se place parmi les plus grands pays producteurs de pétrole. De nouvelles routes se dessinent dans le Sahara, des réseaux de canalisations acheminent rapidement les hydrocarbures vers le nord méditerranéen.

Dans le port d'Arzem, autrefois abandonné, des superpétroliers s'amarrent et participent aussitôt au développement de ce foyer de l'or noir, qui fait aujourd'hui quatre fois sa taille initiale. Les États-Unis (côte est) ont investi plus d'un milliard de dollars pour le développement d'une source sur une durée de vingt-cinq ans.

J'ai suivi l'étroit ruban d'asphalte sur pas moins de quelques centaines de kilomètres au sud-est d'Alger, contournant les dunes mobiles du Grand Erg oriental jusqu'à Hassi-Messaoud. Ce point d'eau n'était connu à l'origine que par une poignée de caravaniers, mais il est devenu le plus grand champ de pétrole du pays. Près de trois cents puits y sont installés, engendrant les 3/5^e du revenu pétrolier algérien – plus d'un milliard de dollars en 1972.

L'AUTOMATISATION ENVAHIT LE SAHARA

« Le Sahara évolue rapidement, dit le jeune Benbaba. J'ai grandi dans l'oasis d'In-Salah, à environ 6 km au sud-est d'ici. Les connaissances mécaniques de mon père n'allaiient pas au-delà de la poulie du puits et de la forge. » La Sonatrach recrute beaucoup d'ouvriers

venant du désert pour participer à cette mission gouvernementale, qui a pour but d'améliorer la vie de ces habitants longtemps négligés de « l'autre Algérie ». Un programme de développement intensif du sud du Sahara commença en 1966, exécuté par des hommes qualifiés. Parmi eux, le sous-préfet de Tamanrasset, Enwer Mérabet. Il m'accueillit dans ses habits de travail : pantalon gris, gilet et tennis. Son élégante coupe en brosse, ses lunettes, son omniprésente cigarette me firent penser au comédien français Jean-Paul Belmondo. De Tamanrasset, la capitale en boue séchée des Touareg, il dirige, à seulement 30 ans, un territoire plus étendu que l'Espagne.

« Nous avons toujours du travail, se réjouit-il. Actuellement, nous construisons deux cents habitations. Nous agrandissons les écoles dans les oasis, et dans les villages plus développés, nous installons l'électricité. Au nord, ils essaient de ralentir le flot d'immigration rurale dans les villes bondées, dit-il. Ici, c'est l'inverse : nous voulons inciter les Touareg à venir s'installer. Nous avons le sentiment que nous devons aider ce peuple à accéder à un nouveau mode de vie, car le leur est devenu suranné. »

Depuis des siècles les fiers et voilés Touareg étaient les maîtres incontestés du Sahara. Leurs caravanes contrôlaient le commerce. Les tribus sillonnaient le désert, les troupeaux broutaient, pendant que les Harattins – des serfs venus du sud – exploitaient les oasis de la région, et en échange, on leur donnait un cinquième de la récolte.

« Pas plus, dit le jeune gouverneur. La cargaison d'un camion Berliet équivaut environ à celle de cent dromadaires. Pas moins ! Et nos réformes agricoles profiteront bientôt aux paysans des oasis. La nouvelle route transsaharienne, prévue pour 1976, ainsi que le projet d'un hôtel d'une capacité d'accueil de huit cents touristes... tout cela créera beaucoup d'emplois, ajoute-t-il. Est également prévue la construction du laboratoire minier de la Sonarem, qui a le monopole gouvernemental. La pose de la pierre angulaire a lieu aujourd'hui. »

Je pensais que le gouverneur la présiderait. « Pas le temps pour les cérémonies, dit-il dans un sourire en signant les derniers papiers administratifs. J'ai à faire dans le désert. Venez si vous voulez. » □



BOU SAADA, 1949

À la croisée des grandes routes caravanières et au pied de l'Atlas, cette oasis, surnommée la « Cité du bonheur » ou « Porte du désert », doit son nom à l'oued qui la traverse.

des villes elle-même pose problème. Pour Jean Bisson, on peut observer une auréole de désertification autour des zones urbaines : « Le grand nomadisme a vécu. Les troupeaux des citadins et des pasteurs ne s'aventurent plus très loin de la ville. Les terrains qui enserrent les bourgs sont alors victimes de surpâturage, et les sols, qui manquent de cohésion, voient leurs parties fines se désagréger et s'envoler. Avant, en déplaçant leurs troupeaux, les nomades respectaient les cycles de la nature : leur impact sur les milieux naturels restait contrôlé. »

Pour ces voyageurs infatigables, les oasis servaient de base de ravitaillement. Ils s'y retrouvaient pour échanger de la viande, du sel et divers objets contre des dattes, du henné, du tabac et des fruits. Leur système alimentaire reposait en partie sur ce qui était produit dans ces îlots de verdure.

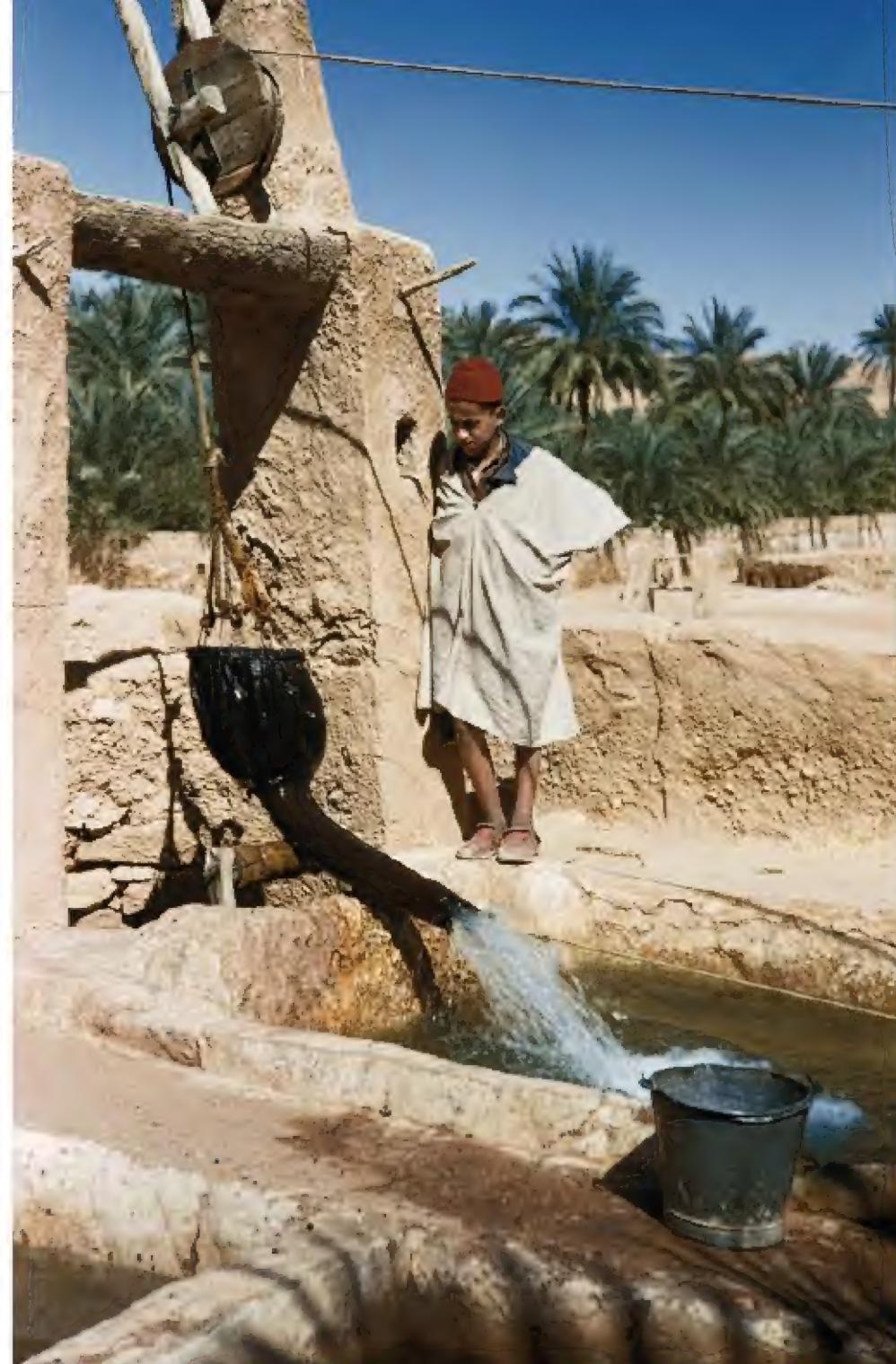
Ces lieux paradisiaques édifiés par l'homme s'élèvent à proximité d'une source d'eau ou près d'une nappe superficielle, exploitée à l'aide de puits (et de motopompes). Grâce à d'ingénieux systèmes d'irrigation et aux microclimats créés par

Partout, le Sahara semble dompté par la technique. Jusqu'à un certain point...

ces écosystèmes nés de la main de l'homme, palmiers-dattiers, mais aussi céréales, maraîchage et fourrage poussent malgré une chaleur accablante.

Du temps des interminables caravanes qui sillonnaient le désert, ces écosystèmes jouaient un rôle social capital. Autrefois, les oasis faisaient office de relais. C'est donc autour de ces centres de vie que, peu à peu, et tout naturellement, les populations s'aggrègent. Les villages deviennent des bourgs, puis des villes. Des ingénieurs, des cadres et des fonctionnaires viennent du nord pour s'installer aux commandes administratives. Et cet afflux de nouveaux consommateurs entraîne le développement économique de la région. Restauration, petits commerces et artisans se multiplient. En 2011, le secteur tertiaire représente 55,2 % de la population active du Sahara. Pour répondre aux besoins alimentaires croissants des oasis et surtout du pays, les anciens systèmes agricoles se transforment...

DANS LES OASIS ET AUX ALENTOURS, l'agriculture s'organise alors différemment. « La région est passée du troc à une économie de marché », confie Jean Bisson. L'irrigation à grande échelle et la mécanisation ont permis la création de nouvelles zones de production en périphérie des anciennes qui, « très denses, disparaissent peu à peu », précise Abdelhakim Senoussi, agronome de l'université de Kasdi Merbah-Ouargla. La production de palmiers-dattiers, espèce symbolique, passe de 5,5 à 17 millions d'arbres entre 1955 et 2011. Car la planification nationale entraîne la spécialisation des régions. « Biskra, par exemple, devient



GHARDAÏA, 1949

Un adolescent observe l'eau jaillir d'un puits avant qu'elle n'aille irriguer les palmeraies.

une région pilote pour le maraîchage », résume Abdelhakim Senoussi. Ouargla et Ghardaïa vendent plutôt du lait de bovin et ses dérivés. Le sud du Sahara, en bordure du Sahel, lui, poursuit l'élevage. Partout, le désert semble dompté par la technique. Mais jusqu'à un certain point...

Parfois, d'immenses ronds de couleur vert acide côtoient la blondeur des dunes. « Ces cultures de céréales sur pivot répondent à cette idée que le Sahara, en jouant le rôle d'une immense réserve foncière, pourrait connaître le développement des cultures céréalierées destinées à limiter la dépendance alimentaire du pays. C'est un échec, si l'on calcule le coût réel de la production céréalier sous climat saharien », explique encore Jean Bisson.



BISKRA, 1917

Un garçon se déplace à dos d'âne dans une rue bordée de palmiers et de maisons en briques.

Avant d'ajouter : « Ce type d'agriculture de haute technicité risque, en se multipliant, d'assécher des ressources en eau non renouvelable. Conséquence ? Aujourd'hui, l'Algérie importe la plupart de ses produits alimentaires de base, tandis que l'agriculture n'occupe plus que 11,7 % de la population active du Sahara. »

Car le sous-sol possède des richesses que l'homme convoite bien plus. Seizième pays pétrolier mondial, l'Algérie base une grande partie de son économie sur cette matière première. Tous situés au Sahara, les gisements algériens ont permis, en 2010, de produire environ 80 millions de tonnes. La production de gaz est elle aussi très importante. Hassi Rmel, l'un des plus grands gisements du monde, place le pays au rang

de dixième producteur mondial. Et aux hydrocarbures s'ajoutent les minerais. Cuivre, or, fer, uranium, pierres précieuses... se trouvent surtout dans le Hoggar. Certaines mines d'or sont déjà exploitées au sud de Tamanrasset, d'autres attisent déjà toutes les convoitises. « Mais rien n'est encore décidé, les infrastructures nécessaires pour les exploiter seraient hors de prix », tempore Yaël Kouzmine, docteur en géographie à l'Inra de Toulouse.

CES INDUSTRIES ONT, BIEN SÛR, un coût environnemental, mais elles donnent du travail aux Touareg. « Ils y passent six mois et reviennent investir en ville, achetant un terrain ou des dromadaires », explique Alhousseini Sababou, de Djanet.

Situé dans le tassili des Ajjer, le parc national du Tassili, créé en 1972, permet de protéger une zone de 80 000 km², tant sur le plan écologique que culturel. Classé au patrimoine mondial de l'Unesco en 1982, et réserve de l'homme et de la biosphère depuis 1986, c'est l'une des destinations phares des amoureux du désert. Même si aujourd'hui, compte tenu des réalités politiques, rares sont les Occidentaux qui peuvent s'y rendre. Grâce à l'activité touristique, les Touareg retrouvent en partie une vie nomade, qui a pris une forme très particulière.

« Le système oasien a fait ses preuves. Et il fonctionne ! Ce pourrait encore être un système d'avenir. Bien organisé, il pourrait encore répondre aux besoins locaux actuels », s'enthousiasme Vincent Battesti, chercheur en anthropologie sociale au CNRS-Muséum national d'histoire naturelle à Paris.

Un équilibre entre respect des traditions, exploitation des ressources du désert, et de l'environnement serait-il possible ? Comme un signe d'espoir, sentinelles immuables au cœur du désert, les palmiers-dattiers continuent de monter la garde. □



Un océan de sable

ERG BOURARHET, 1973 : Comme
un sculpteur capricieux, le vent modèle les dunes
du Sahara depuis la nuit des temps.

THOMAS J. ABERCROMBIE





ALGER, 1973

On la surnomme Alger « la Blanche » tant elle scintille au soleil. À flanc de colline, la Casbah domine le port et ses célèbres arcades dessinées par les architectes français, le regard perdu en direction du soleil-levant.



Des cités submergées par leurs populations

MALGRÉ LES EFFORTS ACCOMPLIS, LA CRISE DU LOGEMENT DEMEURE UNE RÉALITÉ DANS LE PAYS : NOMBREUX SONT ENCORE LES ALGÉRIENS QUI RESTENT MAL LOGÉS.

SOUVENT, PLUSIEURS GÉNÉRATIONS d'une même famille vivent sous le même toit. Mais dans les grandes villes, l'habitation ne fait parfois que quelques mètres carrés. Et vivre en communauté dans un espace aussi restreint peut déclencher des tensions au sein des jeunes couples. Trouver un moment d'intimité peut s'avérer compliqué.

Le parc immobilier était pourtant riche au moment de l'indépendance. Près d'un million d'Européens ont été obligés de quitter le territoire en 1962, et leurs logements nationalisés en mars 1963. « En partant, les pieds-noirs avaient laissé beaucoup d'appartements vides en ville », explique Raoul Weexsteen, ancien chercheur au CNRS. « Les Algériens ont su s'habituer à un habitat construit pour des Européens, alors que cette tradition architecturale n'était pas la leur », ajoute cet ancien professeur de géographie et d'histoire en Algérie. Malheureusement, la poussée démographique

L'ALGÉRIE, FILLE ADOPTIVE DE LA FRANCE : ENTRE PROBLÈMES ET PROMESSES

PAR HOWARD LA FAY

LA CASBAH À SON PAROXYSME LE DIMANCHE

Le dimanche est le meilleur jour pour visiter la Casbah. Un flot de musulmans montent et descendent la rue Randon, l'étroite artère principale. Les bouchers vantent les mérites des chèvres suspendues dans leurs établis ; dans un petit restaurant, le serveur saisit un bol de couscous – des grains de blé écrasés cuits à la vapeur dans un bouillon –, l'aplanit de ses mains, et sert un client affamé. On trouve des bains turcs un peu partout ; les femmes s'y baissent le matin, les hommes l'après-midi, et le soir, à un prix raisonnable, les sans-abri peuvent y dormir. Les commerçants amateurs – la plupart bradant une veste ou un manteau – rivalisent d'une voix rauque avec les professionnels qui exposent leurs articles sur une charrette ou sur le trottoir. Dans un grognement, un marchand balance une chaussette devant moi. Prix exigé : 800 dinars. Je me renseigne sur sa jumelle. Il n'y en a pas ; le prix tombe à 500. « Tout le monde a besoin d'une chaussette en plus », dit-il d'un air affligé.

LA FIÈVRE A DÉTRUIT LES PREMIÈRES COLONIES

Ça n'a pas toujours été comme ça. Lorsque les premiers colons français arrivèrent en Algérie suite à la conquête de 1830, ils investirent le sud d'Alger, s'implantant à proximité des marécages contaminés de la plaine de la Mitidja. Sur les deux cents cinquante familles qui s'installèrent en premier, toutes périrent de la malaria. Mais d'autres suivirent, et en travaillant avec obstination, réussirent à purifier les marais. Vignes, orangers et jardins potagers se développèrent alors et prospérèrent.

Aujourd'hui, près d'un demi-hectare de la riche terre noire de la Mitidja coûte entre 820 \$ et 2 050 \$.

Au centre de cette plaine se trouve Boufarik, une ville tranquille constituée de larges rues ombragées par des platanes. J'y suis passé en voiture un matin ensoleillé, et l'ai quittée en prenant une route agréablement ventée jusqu'à la Station expérimentale d'arboriculture. (...)



E. R. GRIFFITH

Tout à coup, nous nous arrêtons face à une double rangée de hautes et gigantesques voûtes surplombant le chemin. « Voilà, dit monsieur Blondel [le directeur], vous avez ici l'unique plantation mature de pacaniers de toute l'Europe et de l'Afrique du Nord – 10 acres d'arbres [5 ha]. Je prévois un grand avenir pour ces noyers de pécan en Algérie. Nos vallées ont les sols profonds et humides dans lesquels ils peuvent prospérer. »

Nous fîmes alors une pause pour observer un groupe épluchant de juteuses oranges provenant d'un arbre. Monsieur Blondel en ramassa une et la soupea pieusement.

« Dites moi, demandais-je, me souvenant de monsieur Jacquet buvant de l'eau sur le port, mangez-vous vous-même des oranges ? »

« Deux par repas ! Les oranges sont la nourriture parfaite. Elles ne contiennent pas de graisses, et sont pourtant riches en glucides, en calcium et en vitamines C. Il y a même des protéines. Tout le monde, ajouta-t-il résolument, devrait manger des oranges. »

Au dîner ce soir-là, dans un restaurant de Boufarik, lorsqu'arriva le moment de choisir un dessert, alors que j'hésitais entre une pêche melba et une tarte aux abricots enrobée de miel, les mots de monsieur Blondel me revenant à l'esprit, j'ai courageusement commandé deux oranges. □



GHARDAÏA, 1949

Jour de marché dans cette ville de la vallée du Mzab. Fondée au xi^e siècle ap. J.-C., elle est inscrite, depuis 1982, sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

fut telle et l'exode rural toujours si fort que le déficit en logements dans les villes a persisté. Dans les années 1970, l'État lance une révolution agraire pour tenter de fixer les ruraux à la campagne. Mais elle échoue. Des paysans s'installent massivement dans la région d'Alger, population qui servira de base à l'urbanisation actuelle.

Aujourd'hui, en raison de l'exode rural et du baby-boom des années 1970, beaucoup parlent de surpopulation en évoquant la situation dans le nord. Mais la réalité est, elle, bien différente. Si l'on en croit l'analyse de Nacira Meghraoui, docteur en architecture et urbanisme, et maître de conférences à l'université de Constantine, « le pays souffre surtout d'une mauvaise répartition de la population. Le pays compte 37 millions d'habitants sur un territoire de plus

Chassés par la terreur, des villageois migrent vers les grandes villes

de 2 300 000 km². Ce qui donne une densité d'à peine 15 individus au kilomètre carré. Mais 90 % des Algériens vivent dans le nord, surtout dans les grandes villes. Il s'agit donc d'un problème de planification de l'espace. »

Un déséquilibre qui s'est amplifié avec la guerre civile des années 1990. Les groupes de guérilla islamiste s'attaquent alors aux villages soupçonnés d'adhérer à la politique de l'État. Chassés par la terreur, des villageois migrent vers les grandes villes, qui leur paraissent plus sûres parce que moins isolées.

DANS CES ANNÉES-LÀ, un nombre croissant de paysans deviennent des citadins. Une évolution qui a considérablement modifié le schéma de vie traditionnel en Algérie. « La famille, qui souvent vivait ensemble sous le même toit, change de visage. Chez les parents, la place manque désormais pour cohabiter comme jadis. Et les jeunes rêvent de plus en plus d'indépendance », expose Nacira Meghraoui, auteure de *Trois jours à... Constantine*. « Une nouvelle mentalité qui a grossi le flot des célibataires, et donc accru la demande en appartements. Une demande d'autant plus forte qu'avec la crise – plus de 500 000 familles vivent dans des conditions précaires – les Algériens ont de moins en moins les moyens de fonder une famille et, partant, se marient plus tard. » Construire de nouveaux logements ne suffirait donc pas forcément.

Selon un rapport préliminaire des Nations unies de juillet 2011, 14 % des logements du pays – soit 1 million d'appartements pour un parc immobilier de plus de 6,5 millions – restent vides et inaccessibles à la population. D'autant qu'en cette période difficile sur le plan économique, les propriétaires semblent avoir de plus en plus de mal à faire confiance aux locataires. L'ouverture aux citoyens de ces habitations inoccupées permettrait d'élargir l'offre immobilière, et partant de satisfaire en partie la demande. Mais selon Nacira Meghraoui, c'est surtout « le mode d'attribution des logements HLM qui est au cœur de la crise du logement. D'où l'impossibilité de vraiment déterminer l'ampleur des manques à combler. »

ALGER, 1973

À la terrasse d'un café de la rue principale, des étudiants lisent la presse francophone. Conversant indifféremment en français et en arabe, ils incarnent avec justesse le mélange culturel de la capitale.



NATIONAL GEOGRAPHIC

1973

L'ALGÉRIE À L'ÉPREUVE DE L'INDÉPENDANCE

PAR THOMAS J. ABERCROMBIE



THOMAS J. ABERCROMBIE

LE MANQUE D'EMPLOIS DIVISE LES FAMILLES

En contrebas de chaque village s'étend un patchwork de jardins et de vergers de figuiers et d'oliviers, les principales cultures de la région.

Mon guide, Sadek Ben Hibouche, issu du clan des Aïtou-Yahia, est originaire de Kabylie. Et comme de nombreux Kabyles, il travaille à Alger, à plus de 100 km à l'ouest. Mais régulièrement, il revient vers ses collines natales. À cette époque de l'année, celle des récoltes, particulièrement chargée, il y a beaucoup de chances que nous trouvions tout le clan réuni dans la maison de sa grand-mère, à Taka.

Les nuages bas ont assombri le ciel en cet après-midi, lorsque nous atteignons finalement nos villages, situés à près de 1 000 m d'altitude.

« *Marhava Yessun !* » La vieille femme nous accueille d'un « Bienvenue ! » en langue berbère. Tasadit Aïtou-Yahia est une femme remarquable. Son prénom signifie « qui a de la chance », et selon son immense famille, c'est le cas. Son visage éclairé par la lumière

du feu apparaît vif pour ses 90 ans. Elle porte sur le front un *tafzint*, le petit dessin que les femmes kabyles se font tatouer après la naissance de leur premier enfant. C'était il y a longtemps. Aujourd'hui, Tasadit est comme la reine d'une ruche, à la tête de quatre générations totalisant soixante et onze descendants. « Lorsque ma famille se réunit, c'est comme un village entier », plaisante-t-elle. Elle parle seulement le berbère, mais Sadek traduit en français. « Malheureusement, nous sommes épargnés. Nos hommes doivent aller à Alger pour trouver du travail, ou même en France. Sans l'argent qu'ils nous envoient, nous ne pourrions pas survivre en Kabylie. »

La maison de Tasadit, comme la plupart de celles qu'on trouve en Kabylie, est une simple construction de plain-pied, composée d'une seule pièce. Un tiers de cette dernière est réservé aux moutons et aux chèvres, et de simples planches de chêne au-dessus de l'étable forment une mezzanine pour dormir. Seule une fenêtre perce les épais murs de pierre pour laisser s'échapper la fumée du foyer. □

Pour certains, vivre avec les parents s'avère compliqué dès qu'on souhaite un peu d'intimité. Selon Darine Hassani, étudiante en journalisme, « les couples doivent souvent attendre que tout le monde soit endormi avant de faire l'amour. Le parking du Stade du 5-juillet-1962, le plus grand d'Algérie, est souvent plein de voitures. Pour soustraire leurs occupants aux regards des passants, des serviettes sont accrochées aux vitres. Parcs d'attraction, cinémas, zoos... même certains monuments sont très fréquentés par les couples. » Un phénomène qui se rencontre un peu partout et depuis toujours, mais qui est d'autant plus marqué quand la crise du logement est forte. « Ce problème peut avoir un gros impact sur la cellule familiale, ajoute-t-elle. Vu les prix exorbitants à l'achat (à Alger, un appartement coûte de 300 à 800 € le mètre carré, alors que le Smic est de 180 € par mois), les filles vivent généralement avec leur mari chez la belle-famille. »

BEAUCOUP DE CES JEUNES, exaspérés, aspirent, comme leurs aînés, à une vie plus confortable. Abida Allouache, ancienne journaliste à *El Watan* et *Algérie Actualité*, a fait les mêmes observations. « J'ai connu bien des familles algériennes qui s'entassaient à dix ou quinze dans un deux-pièces. Pour avoir plus de place, on fermait le balcon pour en faire une cuisine ou une chambre. »

Aujourd'hui, certains architectes et urbanistes insistent : la meilleure solution, c'est de soulager les villes du nord. Afin d'attirer la population vers le sud du pays, où les logements sont à des prix attractifs, le gouvernement a proposé toute une série de primes, et lancé différents projets. Avec le programme Santé-Sud, initiative destinée aux médecins, le gouvernement a également cherché à équilibrer les offres de soins entre le nord et le sud.

Dans la partie septentrionale, l'État tente aussi de désengorger les grands centres urbains. « À 15 km de Constantine,

« J'ai connu bien des familles algériennes qui s'entassaient à dix ou quinze dans un deux-pièces »



la construction de la ville d'Ali Mendjeli attire de nombreux jeunes couples et a permis de soulager la grande Constantine, asphyxiée depuis si longtemps », souligne Nacira Meghraoui. « Ainsi, la population décroît dans cette grande cité du Nord-Est, et des travaux de réhabilitation peuvent être engagés pour redonner peu à peu son lustre à son magnifique centre historique. »

À la fin des années 1990, il manquait près de 2 millions de logements. Certes, tout n'est pas rose, mais depuis la fin de la guerre civile, le pays connaît enfin une certaine stabilité. Les Algériens vivent un peu mieux. Une stabilité bienvenue pour ce peuple fatigué par des décennies de crises. □

EL KANTARA (BISKRA), DATE INCONNUE

La légende raconte que du temps où elle était romaine, El Kantara, alias *Calceus Herculis*, aurait été ouverte par le talon d'Hercule. Bien des poètes sont tombés sous son charme.



ALGER, 1923

**Deux femmes
maures déambulent
dans une ruelle
sombre de la Casbah
d'Algier.**

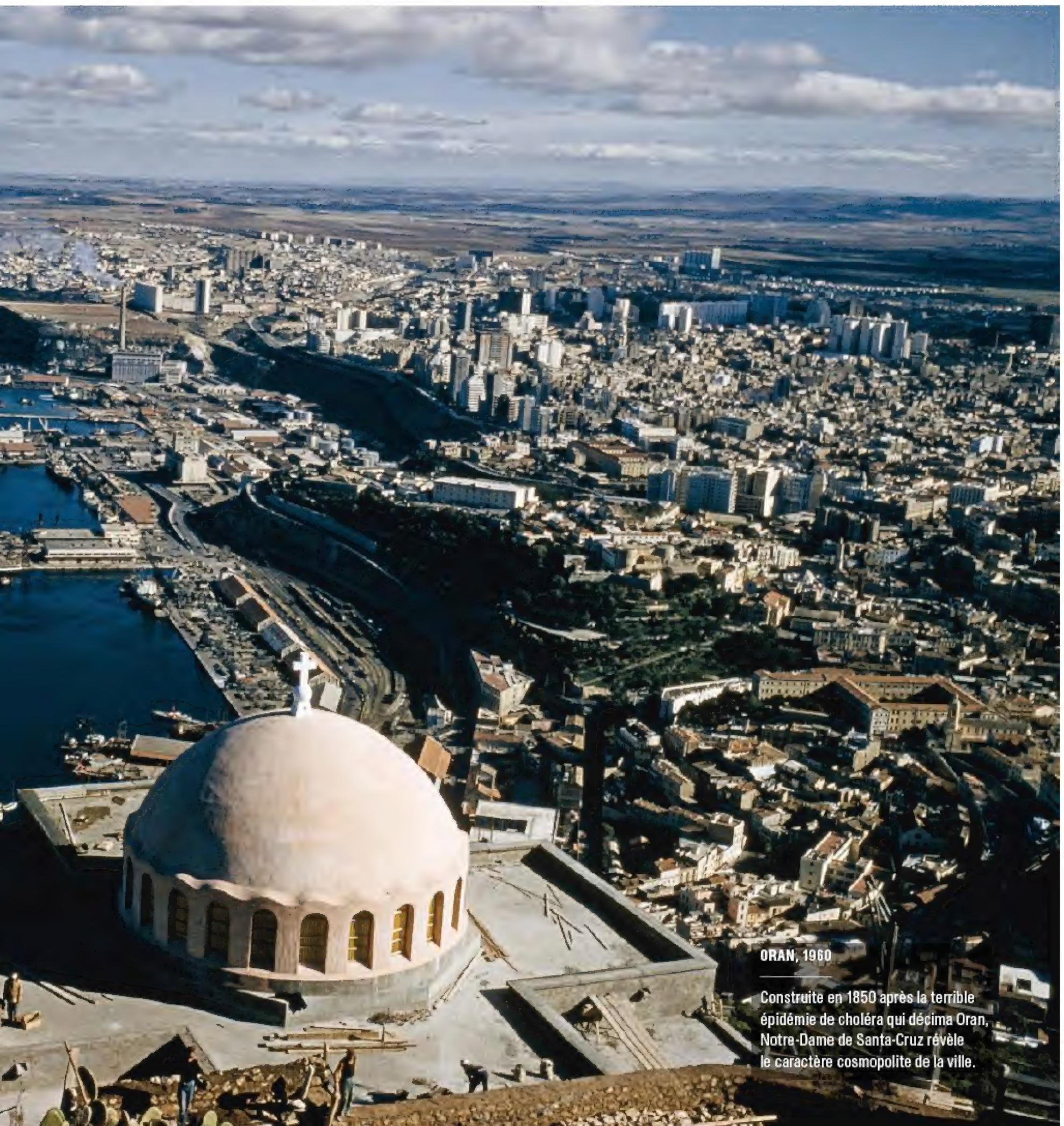
À l'ouest, Oran la radieuse

À LA FOIS CAPITALE
CULTURELLE DE L'ALGÉRIE ET
SORTE DE LAS VEGAS LOCAL,
LES GENS LA SURNOMMENT
ORAN « LA RADIEUSE »
(WAHRAN EL BAHIA)...

TOURISTES ET FÊTARDS S'Y PRÉCIPITENT, certes, mais les soufis sont arrivés bien avant eux dans cette ville de l'ouest de l'Algérie. Ces mystiques de l'islam se retiraient jadis dans des zaouïas, lieux sacrés de la culture musulmane, immuables depuis le VIII^e siècle. Complexes religieux destinés aux pratiques spirituelles et à l'éducation, ils abritaient aussi des tombeaux de saints, comme Sidi El Houari ou Sidi M'hamed, et des auberges pour les voyageurs. « À Oran, les zaouïas témoignent de la bonté et de l'honneur de la ville », confie Inès Boudinar, architecte et urbaniste oranaise depuis vingt ans.

Ville aux mille couleurs où il fait plutôt bon vivre pour les 1,5 millions d'habitants de l'agglomération, elle aurait été fondée





ORAN, 1960

Construite en 1850 après la terrible épidémie de choléra qui décima Oran, Notre-Dame de Santa-Cruz révèle le caractère cosmopolite de la ville.

en 903 par des marins d'Andalousie sur les terres des Azadadjas, peuple berbère, avant de tomber sous la domination arabe et, plus tard, espagnole.

SITUÉE TOUT AU FOND d'une baie, cette ville portuaire de la Méditerranée est la deuxième d'Algérie. D'après la légende, elle tire son nom (*wahran*, en arabe) des nombreux lions (*whar*) qui vivaient encore dans la région au début du X^e siècle. D'où les deux statues de bronze qui ornent l'hôtel de ville, œuvre du célèbre sculpteur animalier Auguste Cain (XIX^e siècle).

« Certes, bien des choses pourraient être améliorées. Notamment si on mettait en place des centres de loisirs pour les jeunes. Mais la ville a fait de réels efforts pour embellir la cité », explique Zaki Soufi, jeune chef d'entreprise d'une boîte de communication oranaise. « Car depuis quelques années, elle a bénéficié d'une généreuse enveloppe de l'État, la plus grosse qui ait été accordée dans le pays. Ce qui lui a permis d'entamer toutes sortes de travaux. Les chantiers

D'après la légende, Oran tire son nom des nombreux lions qui y vivaient à l'époque

publics apparaissent un peu partout. En parallèle, des associations de protection et de réhabilitation du patrimoine ont lancé des actions. Dont Bel horizon, née en 2001 grâce à un groupe de bénévoles passionné par la culture et l'histoire oranaises. »

Zaki Soufi se félicite d'avoir emménagé dans la vieille ville, en plein cœur de la cité, en 2009. « Ici, les voisins se connaissent entre eux depuis des générations. » Les bâtiments du quartier, construits à l'époque coloniale, sont « plus ou moins entretenus. Les travaux de rénovation vont bon train », ajoute-t-il.



PORT DE BENI SAF, 1973

L'Algérie exporte crevettes, anchois, sardines et thons. Ici, un marin décharge les poissons étincelants de la pêche du matin.

NATIONAL GEOGRAPHIC
1960

L'ALGÉRIE, FILLE ADOPTIVE DE LA FRANCE : ENTRE PROBLÈMES ET PROMESSES

PAR HOWARD LA FAY



FLANDRIN

L'ARÔME DE L'ESPAGNE S'ACCROCHE À ORAN

Les ouvriers bien payés d'Hassi-Messaoud travaillent vingt et un jours d'affilée, puis prennent une semaine de vacances avec transport gratuit aller-retour pour Alger. Pourtant, ceux qui veulent s'amuser, en général, continuent jusqu'à Oran – la deuxième ville d'Algérie, et la seule grande cité côtière sans couvre-feu.

Fondée par des marins maures d'Andalousie au début des années 900, la ville d'Oran est passée sous domination espagnole en 1509 – avec une brève parenthèse jusqu'à ce qu'un séisme fasse fuir les Espagnols en 1790. Les troupes françaises en ont repris le contrôle en 1831.

Pourtant, le cachet espagnol persiste. La paëlla de Valence est à la carte de nombreux restaurants, et la plupart des pistes de danse des boîtes de nuit passent des versions locales de flamenco.

Enfin, l'arène de 15 700 places a abrité, l'année dernière, dix corridas et un match de basket-ball avec les Harlem Globetrotters.

Dominant Oran, l'austère forteresse de Santa-Cruz, bâtie par les Espagnols au XVI^e siècle, couronne le sommet d'Aïdour, haut d'environ 400 m. Après avoir visité les voûtes obscures du château, j'ai escaladé les remparts. Alors que j'observais les flots paisibles de la Méditerranée, je vis un sous-marin émerger dans une gerbe d'eau, puis glisser jusqu'à la grande base navale française de Mers el-Kébir, à 4 miles à l'ouest d'Oran.

L'un des épisodes les plus tragiques de la Seconde Guerre mondiale s'est déroulé à Mers el-Kébir. Le 3 juillet 1940, les bâtiments de la Royal Navy ont bombardé les vaisseaux de la flotte française pour les empêcher de tomber aux mains des nazis. Une fois la fumée dissipée, les navires français n'étaient plus que des épaves, et 1 200 marins étaient morts. □

NATIONAL GEOGRAPHIC

1943

VERS L'EST DE GIBRALTAR

PAR CYRUS FRENCH WICKER

ORAN, UNE VILLE FORTIFIÉE EN PLEINE EXPANSION

C'est après Oujda que prend fin la partie la plus spectaculaire de ce voyage. Au-delà s'étendent les cités les plus visitées du pays, Oran et Alger, froidement dépeintes par *Baedeker et Cook*. Lourdement fortifiée, Oran est une ville en pleine expansion. Elle demeure ancienne car elle date du X^e siècle. Toutefois, la modernité a tellement pris le dessus que la vie et l'atmosphère qui y règne évoquent une florissante métropole du Midwest américain. On y trouve des mosquées, la vieille ville et la nouvelle, des marchés locaux et des places publiques ensoleillées remplies de palmiers et de fontaines.

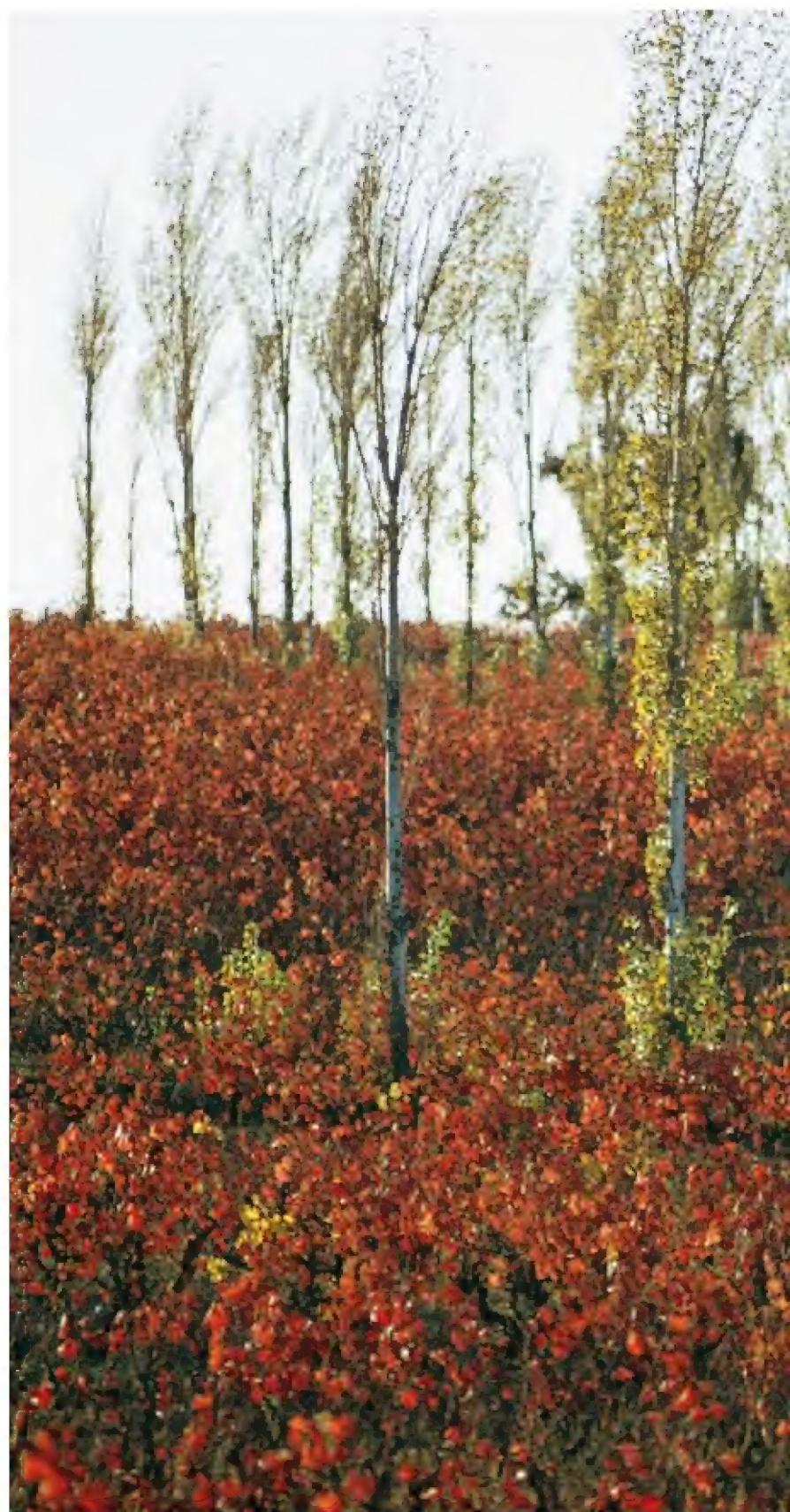
REPAIRE DES CORSAIRES DE BARBARIE

La cité d'Alger, la capitale de l'Algérie, est un ancien repaire de corsaires de Barbarie, et un vrai paradis pour les touristes. Les navires investissent le port, les magasins et les boulevards n'ont rien à envier à ceux du continent, et les passants sont aussi polyglottes qu'à Babel. Cependant, son point fort se situe dans les terres fertiles qui l'entourent, jadis le grenier de Rome, aujourd'hui encore réputées pour leurs sols prospères.

Au moins deux-tiers de la population travaillent dans l'agriculture. Les régions montagneuses sont des pâturages pour le bétail, les chevaux, les chèvres et les moutons. Sur les versants, on trouve des vignobles et des vergers ; et dans les plaines, riches par leurs sols alluviaux, on trouve des champs de blé ondulants, dont les grains seront acheminés jusqu'à l'Europe affamée. L'Algérie exporte aussi de l'orge, de l'avoine, du maïs, du tabac, et une incroyable variété de fruits (oranges, abricots, pêches, prunes et dattes). La production et l'affinage d'huile d'olive sont primordiaux, et le sol d'Algérie est particulièrement adapté à la culture du vin.

Toutes les parties du pays ne sont pas équitablement riches, ou ses habitants aussi travailleurs. La productivité a énormément été accrue par l'abandon des puits artésiens et par l'introduction de techniques agricoles scientifiques, essentiellement introduites par les colons européens.

La plupart des autochtones continuent à considérer ces innovations avec un mélange d'apathie, de curiosité et de franche hostilité. Cependant, l'orientation moderne prise par la production agricole a considérablement augmenté le rendement des fruits, des viandes et des céréales. □



EL BORDJ, 1973

Un berger et son troupeau non loin d'El Bordj (la Cité des gazelles), dans la région oranaise. Débarrassées de leurs grappes, les vignes se transforment en fourrage pour les brebis.



La ville d'Oran est-elle pour autant un eldorado algérien ? Selon Inès Boudinar, qui habite la ville-dortoir de Cité El Firdaws Hai El Yasmine, « les bruits, les nuisances et les difficultés de stationnement que connaît le centre-ville aujourd'hui deviennent un problème au quotidien. » Le paradoxe ? Les perturbations sont en partie dues

au tramway, dont la mairie a lancé la construction justement dans le but de pallier les inconvénients rencontrés.

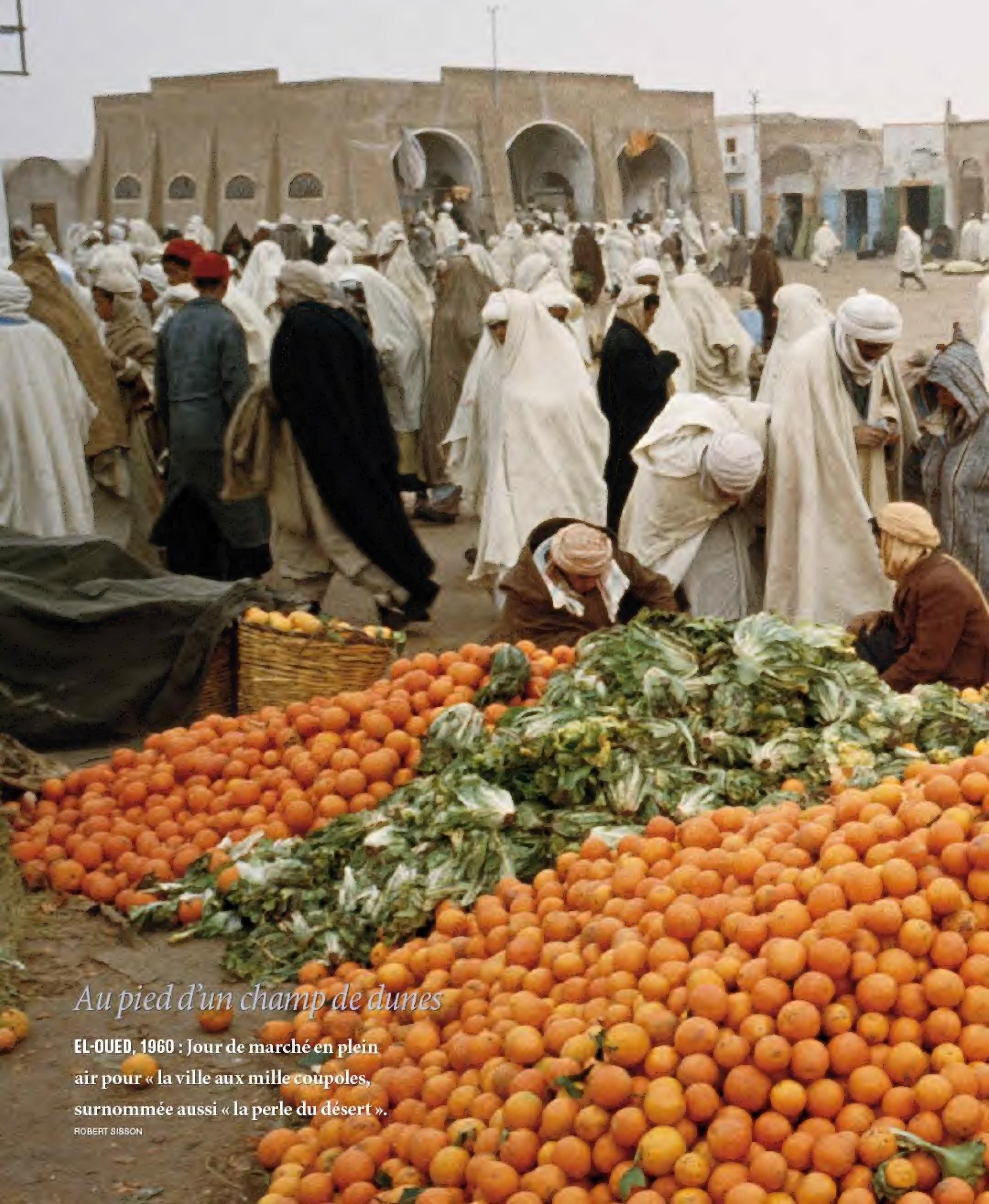
Depuis toujours, « El Bahia » n'est pas une ville conventionnelle. « Oran a toujours été assez indépendante de la capitale », se souvient Jean-Claude Pillon, ingénieur français qui a passé son enfance dans cette cité portuaire. « À l'époque française, elle n'écoulait pas forcément les directives d'Alger, située à près de 400 km à l'est. Elle a toujours eu son caractère propre. »

LA NUIT, « LA RADIEUSE » fait donc volte-face et dévoile un autre visage. « Les jeunes la surnomment le Las Vegas algérien », raconte Darine Hassani, étudiante algéroise en journalisme. « Beaucoup d'Algériens prennent la voiture le week-end et se donnent rendez-vous dans les boîtes de nuit les plus cotées d'Oran. » Des rythmes dignes d'Ibiza mettent l'ambiance aux soirées oraniennes. Berceau du raï – issu du métissage entre le rock, le blues et la musique traditionnelle déclamée en arabe dialectal –, la ville pâtit aussi de sa réputation sulfureuse.

Passe-temps incontournable à Oran : faire le tour des bars avant de finir la soirée en bord de mer. Mais quand les finances sont serrées, la jeunesse s'entasse dans les Open Dar (jeu de mot, dar signifiant maison en arabe). Pour Darine Hassani, des bars alternatifs. Les hommes y consomment de l'alcool, et nombre de femmes refusent de s'y montrer de peur d'être jugées.

« C'est l'une des villes les plus ouvertes d'esprit du pays. Au fil du temps, les Algériens lui ont collé une étiquette de ville libertine. Mais les boîtes de nuit et autres lieux de fête sont contenus en marge de la ville, le long de la corniche méditerranéenne, bien loin du centre-ville », affirme Zaki Soufi.

Sulfureuse ou radieuse, Oran, la plus européenne des villes algériennes de par sa proximité avec le Vieux Continent, continue d'animer les passions. □



Au pied d'un champ de dunes

EL-OUED, 1960 : Jour de marché en plein air pour « la ville aux mille coupoles, surnommée aussi « la perle du désert ».

ROBERT SISSON

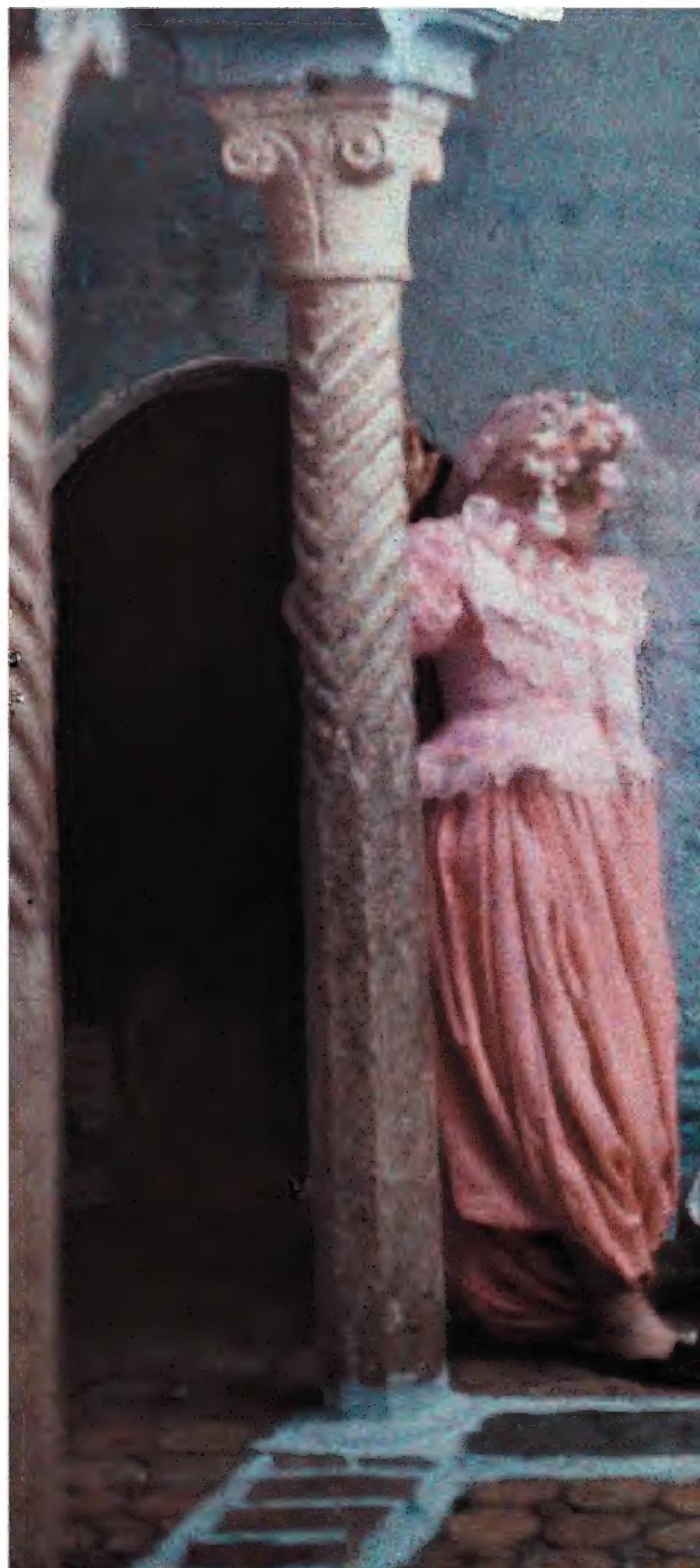


De l'art de vivre traditionnel à une conception moderne de l'habitat

ARRIVÉS AU VII^E SIÈCLE, LES CONQUÉRANTS ARABES ONT CERTES APPORTÉ L'ISLAM AUX AUTOCHTONES, LES BERBÈRES, MAIS ILS ONT ÉGALEMENT APPORTÉ UNE NOUVELLE CONCEPTION DE L'HABITAT.

DANS LA DAR – la maison traditionnelle, dont les façades sur rue sont souvent aveugles ou donnent sur une impasse –, la vie quotidienne est tournée vers l'intérieur, les familles protégeant jalousement leur intimité... et celle des femmes. Le moucharabieh – une sorte de fenêtre en bois ajouré qui permet d'observer « sans être vu » – laisse entrer un peu de lumière et de fraîcheur, mais dérobe le foyer aux regards indiscrets. Les pièces s'ouvrent sur un patio à ciel ouvert autour duquel s'organisent la plupart des activités familiales, et qui permet aux femmes de vivre un peu à « l'extérieur », profitant même, parfois, de la nature quand il y a un jardin.

Mais ce type d'habitat tend peu à peu à disparaître au profit de l'architecture européenne – notamment dans les plus grandes villes, comme Alger. Et en l'absence de patios, les Algériennes les plus traditionnelles peuvent





ALGER, 1928
SCÈNE URBAINE

Lieux privilégiés d'échanges,
les patios des maisons
traditionnelles étaient dédiés
aux femmes, qui aimait
s'y retrouver.

avoir du mal à garder ce lien particulier avec « l'extérieur ». Selon Abida Allouache, ancienne journaliste à *El Watan* et *Algérie Actualité*, « loin d'inviter leurs habitants à s'ouvrir, les bâtiments modernes ont donc parfois l'effet inverse.

Des rideaux bleus sont tendus aux balcons pour protéger l'intimité de leurs habitants

La tradition a été rejetée, et on s'est mis à copier l'Occident, construisant des balcons, par exemple, qu'il a parfois fallu fermer pour préserver notre intimité. La population n'est pas prête à vivre avec des balcons. Ce n'est pas dans nos habitudes de vie. Mais pourquoi les architectes conçoivent-ils encore de telles habitations, alors qu'ils pourraient s'inspirer de l'architecture arabo-musulmane, qui fait partie de notre patrimoine ? »

DANS LA DAR, ajoute-t-elle, à l'origine, le patio s'impose parce que les femmes sortent peu, ce qui leur permet d'avoir un contact avec le ciel, la pluie ou les oiseaux. Bien sûr, les choses ont changé, mais pas toujours, et dans certains cas, les nouvelles habitations contribuent à leur enfermement. Plus encore que la tradition ne l'exige. »

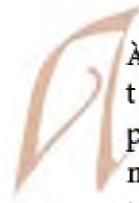
Jeune étudiante en journalisme, Darine Hassani évoque alors les anciens immeubles édifiés à l'époque coloniale au centre d'Alger : « Quand les fenêtres bleuâtres des appartements de l'avenue Didouche-Mourad sont ouvertes, des rideaux bleus sont tendus aux balcons pour protéger l'intimité de leurs habitants. »

Traditionnellement, une dar n'était habitée que par les membres d'une même famille. Plusieurs générations pouvaient cohabiter.





Chaque couple occupait une pièce avec ses enfants, et tout le monde se retrouvait dans le patio, lieu d'échanges privilégié. Mais avec la colonisation, différentes familles ont appris à vivre en communauté dans une même dar. Aujourd'hui, la crise du logement en Algérie a conduit à optimiser les mètres carrés et, comme en Europe, la famille nucléaire commence à s'imposer. L'accroissement notable de la population – d'environ 50 % en vingt-cinq ans – rend nécessaire la construction rapide et bon marché de nouvelles habitations.



À L'AUBE DU XX^e SIÈCLE, peu d'Algériennes travaillaient. Celles qui avaient une activité professionnelle œuvraient dans de petites manufactures, proposaient leurs services en tant que femme de ménage dans les quartiers européens, ou réalisaient de l'artisanat chez elles, comme le tissage de tapis.

Nouveau choc pour le pays... Bientôt, un nouveau modèle apparaît, toujours sous l'influence de l'Europe : de plus en plus d'Algériennes ne couvrant pas leurs cheveux travaillent dans les petits commerces et les exploitations agricoles – surtout à partir de la Seconde Guerre mondiale. Il n'existe pourtant pas qu'un stéréotype de femme en Algérie, où le voile demeure largement citadin. Car, aux yeux des hommes, les villes, peuplées de milliers de citoyens inconnus, constituent une menace pour la population féminine, alors que pour eux les risques sont moindres dans les villages. Et si les Kabyles attachent et cachent leurs cheveux à l'aide d'un foulard pour aller travailler, leur visage n'est pas « masqué ». « Les Berbères sont plutôt des femmes

TLEMCEN, 1973

Vêtues du traditionnel haïk blanc, qui voile le corps et le visage, des femmes flâneront dans Tlemcen, élue capitale islamique en 2011.

rurales », précise Feriel Lalami, politologue, sociologue et auteure du livre *Les Algériennes contre le code de la famille*. « Les Berbères ont adopté certaines normes imposées par l'islam, mais pas d'autres, ajoute-t-elle. Pourquoi ne couvrent-elles pas leur visage ? Tout simplement parce que ce n'est pas pratique pour travailler à la campagne. De plus, la circulation dans l'espace extérieur, dans le village et dans les champs, était jadis strictement codifiée, puisque des horaires et des rues étaient réservés aux femmes. »

Chez les Touareg, longtemps réputés pour leurs qualités guerrières, la femme joue un rôle essentiel, notamment dans l'enseignement, la transmission de la culture et l'apprentissage de la musique. Dans cette société encore influencée par le matriarcat, c'est elle qui, par exemple, accueille son mari chez elle, voire sous sa tente. Et alors que les femmes n'hésitent pas à montrer leur visage, les hommes, contraints de voyager et de se protéger du sable, cachent le leur sous un chèche.

DANS LA MOSAÏQUE ethnique qu'est l'Algérie à l'époque, la condition des femmes juives évolue aussi de façon considérable. En 1870, le décret Crémieux ayant accordé la citoyenneté française aux juifs algériens, « elles peuvent même profiter de l'école française. Et la majorité d'entre elles, surtout dans les villes, n'hésitent pas à adopter les vêtements à la mode française », précise André Nouschi, historien spécialiste de la Méditerranée des XIX^e et XX^e siècles, né à Constantine.

« Avant, dans les villages, les femmes portaient des robes ou des jupes colorées, parfois à la turque, souvent non. En fait, cela dépendait de leur éducation. Dans ma famille, je n'ai jamais vu



ma grand-mère, analphabète, que vêtue à la française, comme n'importe quelle bourgeoise, alors qu'elle était d'origine modeste. La francisation est allée très loin pour les juifs des villes en Algérie. »

Cinquante ans après l'indépendance, la condition de la femme algérienne reste très largement marquée par l'histoire moderne et les tensions qu'elle a générées. □

ALGER, 1960

Grâce notamment à Fernand Pouillon, les Français ont permis aux Algériens de découvrir l'architecture moderne. Ce type d'habitat permet de répondre aux besoins en logements, mais crée aussi des problèmes.

DES AMÉRICAINS SUR LA CÔTE DE BARBARIE

PAR WILLARD PRICE

LES BERBÈRES RECONNAISSENT LE DROIT
DES FEMMES

Les Berbères ont adopté la religion arabe, mais non sans réserves. Les hommes estiment qu'une épouse suffit. Les femmes ont des droits que leurs congénères arabes envient. Elles peuvent prendre part à la vie politique de leur village, et ne portent pas de voile – sauf en ville, où elles se plient aux coutumes arabes. Enfin, elles ne sont pas enfermées dans un harem. (...)

LES MYSTÈRES DU VOILE

(...) Combien de temps encore ne nous intéresserons-nous qu'aux hommes ? Il y a aussi des femmes ici, plus effacées, certes, mais qu'il ne faut pas négliger.

Des yeux noirs se devinent derrière la balustrade d'un balcon. Des visages se montrent et disparaissent derrière le muret d'une terrasse. Dans la foule, on discerne quelques silhouettes drapées dans le haïk traditionnel, un long voile blanc qui masque la totalité du visage, à l'exception des yeux.

Difficile de juger une personne à son seul regard. Elle peut être aussi hostile que bienveillante, ou d'une beauté comparable à celle d'une gazelle du désert, si souvent évoquée dans les poèmes d'amour arabes. Le voile peut être considéré comme une fatalité, mais il a certains avantages : il donne le bénéfice du doute.

INSTRUCTIONS POUR LES SOLDATS AMÉRICAINS

Puisque seuls ses yeux sont visibles, la femme musulmane en prend tout particulièrement soin. Elle masse le coin de l'œil avec de la crème, lustre ses cils avec de l'huile, dilate ses pupilles à l'aide de belladone, et ombre ses paupières avec du khôl, une poudre à base d'antimoine. Et les deux bijoux satinés et sombres qu'elle a façonnés laisseraient rêveur n'importe quel homme. Sauf un Américain, qui lui doit toujours garder à l'esprit son code de conduite [*distribué aux soldats par l'US Army, NDLR*]. Il est stipulé, au chapitre 14 :

« Aucune coutume arabe ne doit être davantage respectée que celle qui évoque l'attitude que les hommes doivent avoir envers les femmes. Selon votre capacité ou non à comprendre et à respecter la perception que les musulmans ont des femmes, vos relations avec les habitants seront plus ou moins pacifiques.

Vous ne devez pas parler aux femmes musulmanes. Jamais, quelle que soit la situation. Le mot le plus innocent qui leur est adressé représente un affront et est amèrement perçu par les hommes.

Si un Arabe vous invite chez lui, les femmes resteront cantonnées dans leurs quartiers. Si vous faites quoi que ce soit qui pourrait suggérer aux musulmans que vous ne respectez pas leurs femmes, il n'y aura pas de limites à leur indignation.

Concernant les musulmanes, vous devez abandonner toute idée préconçue. Souvenez-vous que votre attitude vis-à-vis d'elles influencera le destin de cette coopération.

Souvenez-vous-en à chaque instant. C'est une sérieuse mise en garde. » □



LEHNERT & LANDROCK

les femmes et la famille



À la conquête
de l'espace public



ALGÉRIE, 1928
SCÈNE RURALE

Dans les villages,
en Kabylie,
les femmes
ne se couvrent
souvent que
les cheveux,
contrairement
aux citadines.

LA MONTÉE DE L'ISLAMISME EN ALGÉRIE EST-ELLE UN OBSTACLE À LA LIBERTÉ DES FEMMES ? PAS SI SÛR ! CONTRAIREMENT AUX IDÉES REÇUES, LES ALGÉRIENNES OCCUPENT DE PLUS EN PLUS L'ESPACE PUBLIC. MAIS PARADOXALEMENT, TRÈS SOUVENT GRÂCE AU VOILE.

L

« BIEN QU'ELLES N'AIENT PAS toutes un travail, les femmes, qu'elles soient célibataires ou mariées, restent de moins en moins enfermées à la maison », affirme Feriel Lalami. Selon elle, au lendemain de l'indépendance, le jeune État algérien a connu une grave crise d'analphabétisme : plus de 80 % des habitants (92 % des femmes !) ne savent ni lire ni écrire. Le gouvernement lance alors un vaste programme de scolarisation de la jeunesse. Aujourd'hui, les jeunes filles ayant acquis un certain niveau culturel ne souhaitent plus vivre comme leurs mères. La conséquence la plus directe est perceptible dans la légère mais progressive augmentation du taux de travail féminin, passé à 18 % de la population active salariée.

De plus en plus puissants ces dernières années, les groupements islamistes n'ont donc pas empêché la scolarisation croissante des femmes, de plus en plus indépendantes sur le plan économique. Même si le hijab – voile laissant le visage visible –, symbole de l'islamisation politique, s'est imposé à la société. Aujourd'hui, 80 % des femmes en porteraient un en Algérie.

« Après l'indépendance, beaucoup de femmes marchaient tête nue. À l'époque, le hijab n'était pas très répandu dans la société. Quelques filles le portaient par conviction religieuse, d'autres seulement parce que les militants islamistes avaient stigmatisé les cheveux des femmes. Mais dans les années 1980, des universitaires algériennes ont repris cet "uniforme". Soutenu par les instances du parti unique – le Front de libération nationale (FLN) – pour contrer l'influence des progressistes dans les facultés, le mouvement obtient

la reconnaissance universitaire, mobilise les étudiants, et prend de l'ampleur dans les universités. Je me souviens qu'il y avait même des groupes qui distribuaient des hidjabs à la faculté de Constantine. Plus tard, ces étudiants islamistes ont investi l'École normale, qui forme les enseignants, et désormais ces idées se sont propagées dans l'Éducation nationale. Mais à mon avis, il s'agit plutôt d'attitudes patriarcales que d'une influence de l'islam », précise Abida Allouache, journaliste à *El Watan* et *Algérie Actualité* dans les années 1990.

Plus les femmes sont voilées, plus elles sortent. Un paradoxe ? Pas forcément. Car si, aux yeux des Occidentaux, le voile constitue toujours une barrière, voire, parfois, un objet de soumission, dans certaines régions de l'Algérie, il s'impose comme un outil d'émancipation. « Beaucoup de jeunes filles ont été obligées d'affronter leurs parents pour obtenir le droit de sortir dans la rue et de poursuivre leurs études supérieures. Le fait d'être voilées leur a permis de rester scolarisées ou de travailler tout en étant "protégées" », précise la journaliste.

« AUJOURD'HUI, LES FEMMES investissent tous les métiers ! Autrefois, elles devaient abandonner l'école et rester cloîtrées à la maison à partir de la puberté. Et la seule façon de sortir de temps en temps était de porter le haïk, drapé rectangulaire blanc ou noir qui couvrait leur corps et qu'elles devaient tenir fermé avec les mains, une voilette masquant leur visage », ajoute-t-elle.

Très curieusement, quelques jeunes filles commencent à porter le hijab alors que ce n'est pas le cas de leurs mères. Selon Abida Allouache, certaines le feraient pour s'opposer aux parents, alors que Feriel Lalami voit aussi là une tendance à imiter leurs copines.



À l'université, désormais, les foulards se mêlent aux jeans et aux couleurs flashy, attirant l'attention. Une contradiction, puisque la fonction du voile est normalement d'aider à passer inaperçue. Selon Darine Hassani, « il est surtout porté pour des raisons sociales. En l'adoptant, les femmes gagnent la confiance des autres. Celle des parents, notamment. Il est bien rare que ça soit une question de croyances religieuses. Il aide souvent à sauver les apparences. C'est une manière d'affirmer certaines valeurs. Et parfois, c'est simplement leur petit ami qui leur demande de s'habiller du hidjab. » Aujourd'hui, la plupart des Algériennes se voilent pour montrer le minimum de leur corps, et éviter d'être harcelées dans la rue.

Se plier à cette « mode » facilite aussi la vie quotidienne. « Le fait que les femmes portent le voile a généralement des conséquences sociales. Personnellement, quand je monte dans un bus sans être couverte, les hommes ne se lèvent pas pour moi, peut-être à cause de ça. Ce qu'ils feront pour une femme voilée, parfois plus jeune que moi », précise Feriel Lalami. Abida Allouache, qui ne

Bien souvent, le voile aide simplement à sauver les apparences

porte jamais le voile dans des villes comme Alger, a toujours un foulard pour couvrir ses cheveux dans son village d'origine, situé près de Sétif, « pour éviter tout désagrément ».

SELON DARINE HASSANI, dans les grandes villes, les femmes ont autant de droits et de libertés que les hommes lorsqu'elles sortent dans la rue. « Ainsi qu'en Kabylie, dont les habitants sont plus détendus sur ces questions. » Pour Abida Allouache et Feriel Lalami, bien qu'investie de plus en plus par les femmes, la rue demeure un espace masculin. Certains hommes vivent d'ailleurs leur présence comme une intrusion sur leur territoire. « Certes, elles ne sont plus reléguées à la maison. Cependant, dans certaines endroits au moins, elles ne sortent souvent que pour une raison

CAMP DE RÉFUGIÉS À SMARA, PRÈS DE TINDOUF, 1985

Victime de la guerre du Sahara occidental, une femme réfugiée porte un sac de lait en poudre distribué par un centre du Croissant-Rouge.



ALGER, 1914

Le vendredi,
les femmes vont
au cimetière,
où parfois, même,
elles s'autorisent
un pique-nique.
Les hommes en
sont alors bannis.

précise, aller travailler, se rendre à l'université, chez des amis... », ajoute Feriel Halami. « Il existe une espèce de couvre-feu. Après 20 heures, les femmes ne sortent plus. Si elles le font, c'est accompagnées ou en voiture. Mieux vaut alors qu'elles ne se baladent pas seules dans la rue. Y compris à Alger et en portant le hijab », continue Abida Allouache.

À l'origine citadin, désormais le voile s'impose de plus en plus dans les villages, où actuellement il est parfois davantage

porté que dans les grandes villes. À Alger, Oran... les Algériennes, voilées ou non, s'installent plus facilement à la terrasse des cafés que dans les petites villes. « Il y a trente ans, le voile se portait sûrement moins, précise Darine Hassani. Mais aujourd'hui, l'Algérie est un peu perdue. Le pays a accès au modèle occidental avec la télévision, qui n'hésite pas à montrer bars et boîtes de nuit... Nous sommes assis entre deux chaises. C'est ouvert d'un côté, mais fermé de l'autre. » □



ALGER, 1960
UN CLIMAT PARISIEN

Avant l'indépendance,
il n'était pas rare de voir
d'élegantes étudiantes
siroter un vermouth
à la terrasse d'un café
de la rue Michelet.

Divorce le prix à payer

QU'IMPORTE LES PRÉJUGÉS, EN ALGÉRIE, LE DIVORCE N'EST PLUS SEULEMENT L'AFFAIRE DES HOMMES. ET LA FEMME N'HÉSITE PLUS À REPRENDRE SA LIBERTÉ. QUITTE À REMBOURSER SA DOT.



BISKRA, 1908

Les femmes de la tribu des Ouled Nail sont réputées pour leurs coiffures et leurs bijoux. Deux d'entre elles dansent devant la foule.



DANS UNE SOCIÉTÉ pourtant marquée par le patriarcat, les Algériens ne font plus confiance aux maris de leurs filles. Le taux de divorce augmente d'environ 7 % par an... Autrefois, lorsqu'une femme se mariait, elle était prise en charge par son époux. Mais avec la multiplication des divorces, elles sont de plus en plus nombreuses à retourner vivre chez leurs parents, qui dès lors réalisent que « le mariage ne suffit plus pour garantir

l'avenir de leurs filles. Désormais, il faut qu'elles aient fait de bonnes études et trouvé un bon travail », confie Feriel Lalami. « Les études sont prioritaires. » Une priorité non sans conséquences démographiques. Dans les années 1960, une femme avait en moyenne 18 ans lors de son premier mariage. Aujourd'hui, elle en a en moyenne 29.

Lorsqu'en 1984 l'État algérien promulgue le code de la famille, une contradiction

NATIONAL GEOGRAPHIC

1973

L'ALGÉRIE À L'ÉPREUVE DE L'INDÉPENDANCE

PAR THOMAS J. ABERCROMBIE



THOMAS J. ABERCROMBIE

LES NOMADES TARDENT À ADOPTER LE CHANGEMENT

Cette jeune fille touareg tourne une outre en peau pleine de lait de chèvre, pour en faire du beurre pour le campement. (...) « Peut-être que nous, Touareg, nous ne sommes déjà plus de notre temps », déclare le

cheikh Yahia en buvant son thé jusqu'à la dernière goutte, sous les étoiles du froid désert saharien. (...) Un Touareg ne retire jamais le *tagilmust* qui couvre son visage – pas même quand il mange. Le faire devant des invités serait très impoli. □



« Une femme ne peut pas recevoir un homme chez elle en l'absence de son mari »

AIN TIDA, 1960

La population locale est reconnaissante envers les infirmières françaises pour leur aide et leur soutien, qui contribuent à soulager le pays.

apparaît. Alors que la Constitution algérienne reconnaît, dans l'article 39, le principe de l'égalité entre les sexes, le code de la famille impose désormais aux femmes une tutelle masculine. Les Algériennes, qui croyaient avoir gagné leur liberté – notamment en participant à la libération du pays –, manifestent contre une loi qu'elles qualifient d'anticonstitutionnelle. « Mais ce code de la famille existe parce que la tutelle masculine est écrite dans le Coran », affirme Taib M'hamed, attaché d'administration

communale à la mairie de Mascara. « L'égalité des sexes est évoquée dans la Constitution algérienne, mais il existe certaines limites. Une femme ne peut pas, par exemple, recevoir un homme chez elle en l'absence de son mari, pour éviter tout risque d'adultère. » Le code relègue la femme à un statut de mineure, admet la polygamie et institue le *wali* – tuteur matrimonial –, souvent le père, sinon le frère. Selon cette loi, l'homme demeure l'autorité de la famille. Il a le pouvoir d'interdire à la femme de travailler ou d'étudier.

Pourquoi ce paradoxe ? Dans son livre *Les Algériennes contre le code de la famille*, Feriel Lalami rappelle les mots de Houari

Boumediene, alors président de l'Algérie, adressés aux femmes en 1966 à propos de l'avant-projet du code : « L'évolution de la femme algérienne et la jouissance de ses droits doivent s'inscrire dans le cadre de la morale de notre société. »

Divorcer ? Avant, une Algérienne pouvait évoquer le divorce uniquement si l'époux ne répondait pas à ses obligations, celle de l'entretenir, par exemple. Les hommes n'avaient, eux, besoin d'aucun motif pour dissoudre le mariage. Du jour au lendemain, elles pouvaient donc se retrouver à la rue avec leurs enfants, puisque c'était

le mari qui gardait le foyer. « C'est pour ça qu'il est vraiment essentiel de se former aujourd'hui, explique Darine Hassani. Car avec un diplôme, si un jour le mari part, nous avons toujours l'espoir de gagner notre vie. Non diplômée, une femme dépend totalement de son conjoint. »

« Pour mes parents, il était vraiment très important que nous fassions des études. Mes sœurs et moi devons obtenir au moins deux diplômes, et le mariage est totalement hors de question avant qu'on ait la trentaine. » Aujourd'hui, 60 % des étudiants en Algérie sont des femmes.

ALGÉRIE, 1967

Une femme de la tribu des Reguibats pose dans une robe bleue, la couleur favorite des nomades.



NATIONAL GEOGRAPHIC
1926

PARCOURS AUTOMOBILE À TRAVERS LES DÉSERTS ET LES JUNGLES D'AFRIQUE

PAR GEORGES-MARIE HAARDT



MAYNARD OWEN WILLIAMS

LE SYSTÈME FÉODAL DES TOUAREG

Les Touareg sont divisés en castes. Nobles, les imochars revendentiquent les valeurs de courage et de chevalerie, et sont choisis comme dirigeants. D'origine caucasienne comme leurs maîtres, les imrads sont des vassaux, les bellahs, eux, des servants de souche négroïde. Chaque tribu féodale paie

des taxes et fournit des guerriers aux tribus de chevaliers, en échange de leur protection. Il n'est possible de se marier que dans sa caste.

Les femmes occupent une place privilégiée : indépendantes, au contraire des femmes arabes, elles ne sont pas voilées. Les hommes, eux, portent un chèche. □

« Elles préfèrent divorcer, car elles ne sont pas prêtes à accepter une vie malheureuse »

« Les parents voient là une façon d'assurer l'avenir de leurs filles, parce qu'elles ne sont jamais à l'abri », précise Feriel Lalami.

Mais le statut des femmes évolue, et grâce à leurs manifestations et au militantisme, en 2005, une ordonnance modifie légèrement le code de la famille. Les points forts ? La femme a désormais le droit de demander et de prétendre à la garde des enfants. Elles conservent la tutelle des mineurs et le domicile familial si le couple a des enfants.

CES CHANGEMENTS n'ont pas, toutefois, bouleversé la société. Pour la plupart des Algériens, une femme divorcée n'est pas regardée d'un bon œil... « C'est pire dans les villages que dans les villes, mais c'est toujours un préjugé qui pèse, ajoute la sociologue. Moins qu'avant, certes, mais... Malgré tout, elles préfèrent divorcer, car elles ne sont pas prêtes à accepter une vie malheureuse ou dégradante. »

Jusqu'où ont-elles la possibilité d'aller pour mettre fin à leur mariage ? Lorsque les Algériennes ne peuvent pas recourir au divorce pour faute – il en existe dix, toutes énoncées dans le code de la famille –, l'argent demeure la seule option. La femme peut alors restituer la dot à son époux. Ce type de divorce (*khôl*) est prévu par le Coran.

Autre sujet d'inquiétude pour les parents, d'après Darine Hassani : « La polygamie – souvent demandée quand la première épouse est stérile –, qui rend le mariage incertain. Bien qu'acceptée, elle demeure minoritaire. Mal vue par la plus grande partie de la société, elle ne concerne que 1 % de la population. Pour devenir polygame, un homme doit obtenir non seulement l'accord de sa première épouse – qui se voit souvent obligée de l'accepter car menacée de divorce –, mais également l'autorisation d'un juge et de sa future femme. »

Autant de problèmes qui, aujourd'hui, amènent également les parents à examiner de près la question de l'héritage.

La femme, en effet, hérite de la moitié de ce que reçoit l'homme. « Certes, c'est déjà un progrès pour les Kabyles, parfois encore victimes d'exhérédation, affirme Feriel Lalami. Car en Kabylie, certaines familles appliquent le code coutumier. Plus ancien que le droit musulman, il stipule, par crainte du morcellement des terres familiales, que les femmes sont exclues de l'héritage. Mais aujourd'hui, ces dernières s'appuient de plus en plus sur la loi pour réclamer leur part. Ce qui les conduit très souvent à la rupture familiale. »

Donc pour rétablir une certaine équité, les parents interviennent et, quand le père est vivant, il fait des donations aux filles (maisons, terrains...). « Ce qui prouve, conclut Feriel Lalami, que le code de la famille n'est plus adapté à l'évolution de la société algérienne ». □

BISKRA, 1917

L'or et l'argent reçus pour leurs danses permettent non seulement aux jeunes Ouled Nail d'agrémenter leurs costumes traditionnels. Mais c'est aussi ce qui leur servira de dot.



ALGÉRIE, 1960

Une infirmière traite le trachome d'une jeune fille en lui administrant des gouttes.



Les femmes se dévoilaient déjà peu

**ALGER, 1960 : Le voile est de mise dans la Casbah,
l'un des quartiers historiques de la ville. Seule la fillette
à l'arrière-plan, trop jeune, n'en porte pas.**

ROBERT SISSON





l'atelle
sur
IA



MELIKA, PRÈS DE GHARDAÏA, 1973

Une femme de la secte puritaine
des ibadites apporte une offrande
au mausolée en *timchent* du cheikh Sidi
Aïssa, dans la vallée du Mzab,
où il avait de nombreux disciples.



La religion une affaire d'État ?

DEPUIS L'INDÉPENDANCE,
L'ÉTAT ALGÉRIEN SE DÉFINIT
COMME ARABE ET MUSULMAN.
HISTOIRE D'UN PAYS TOUJOURS
EN QUÊTE D'IDENTITÉ.

APRÈS UNE GUERRE d'une rare violence, le 5 juillet 1962, l'Algérie, à feu et à sang, proclame son indépendance. Une fois affranchi de la tutelle française, le plus grand pays du Maghreb se retrouve désormais livré à lui-même. Tout est à reconstruire. À commencer par l'État et ses diverses représentations symboliques. Une question d'identité.

Très vite, le parti au pouvoir met en œuvre une politique linguistique et culturelle qui favorise à la fois l'arabisation et l'islamisation de la société algérienne. L'islam devient religion d'État, et l'arabe classique langue officielle dans les administrations et l'enseignement. Choix étonnant pour ce vieux carrefour des civilisations où règne, depuis des siècles, la pluralité linguistique et culturelle. Difficile, notamment, de se sentir appartenir à cette grande nation quand, de génération en génération, on est berbérophone. Et que nos ancêtres ont combattu les envahisseurs arabes ! En 1962, 30 % de la population parle le tamazight. En fait, un ensemble de dialectes (kabyle, touareg...) pratiqués par près de 45 millions de personnes du Maroc à l'Égypte en passant par l'Algérie, bien sûr, la Tunisie, le Mali...

Premier choix cornélien, donc, pour un État en gestation : celui de sa langue. Et pas question, évidemment, de jeter son dévolu sur le français, qui se voit bientôt relégué au deuxième plan car symbolique, pour certains, de l'oppression française depuis plus d'un siècle.

Quant à l'arabe dialectal, la langue maternelle, difficile d'en faire une langue officielle, même si elle est parlée par 60 % de la population. Parce qu'il n'existe pas une mais plusieurs variantes de l'arabe algérien, chacune étant influencée par l'une ou l'autre langue : l'arabe algérois par le berbère et le turc, l'oranaïs par l'espagnol, le constantinois par l'italien, etc.

Pas question de jeter son dévolu sur le français, symbole, pour certains, de l'oppression française

DEUXIÈME CHOIX CORNÉLIEN... celui de la religion. Pratiquée par la très grande majorité des Algériens en 1962, l'islam devient tout naturellement la religion officielle en 1963 (article 4 de la première Constitution algérienne). Mais le pays ne peut nier avoir déjà à composer avec son pluralisme religieux : juifs et chrétiens – catholiques et protestants – cohabitent.

Sujet d'inquiétude pour les autorités depuis les années 2000 : l'évangélisation du pays, et notamment de la Kabylie, par les pasteurs anglo-américains. Pour Miloud Zaater, historien et ancien journaliste à *Alger républicain*, « les autorités n'ont pas vu cette affaire d'un bon œil, ce qui a donné lieu à des brimades et à la fermeture de lieux de culte. » La raison ?



Dans l'esprit des gens, ce phénomène était souvent assimilé à l'impérialisme américain sous-jacent. En effet, selon Mourad Yelles, maître de conférences à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), à Paris, ce mouvement rappelle la politique menée par George W. Bush – lui-même protestant évangélique –, qui est de promouvoir une vision biblique du monde et de remplacer l'islam dans certains pays.

« Ces pasteurs évangéliques se sont souvent implantés en profitant du rejet généralisé du fondamentalisme islamiste », ajoute-t-il. « Par ailleurs, la motivation des candidats

BISKRA, 1908

Un professeur essaie d'enseigner la discipline à un élève en lui tapant sur les doigts.



à la conversion serait surtout liée à la promesse qui leur est faite d'obtenir un visa américain, ce qui leur permettrait de fuir une région et un pays fortement touchés par le chômage. »

En Occident, le 15 mai 2004, l'Associated Press lançait l'alerte : « L'évangélisation gagnerait du terrain en Kabylie. » Le constat, dressé lors du colloque organisé à l'université des sciences islamiques de Constantine, venait d'universitaires algériens. L'un d'eux, Amar Haouli, islamiste, évaluait à 30 % le nombre de Kabyles fréquentant ces églises (on en comptait alors quinze à Tizi Ouzou). Un chiffre toutefois discuté.

Réaction du gouvernement ? Alors que la liberté de culte est pleinement applicable à l'islam, le 28 février 2006, le parlement adopte une ordonnance qui vise à condamner le prosélytisme. Objectif essentiel de cette mesure : organiser, et donc contrôler, la pratique des cultes non musulmans, notamment en fixant leurs conditions et leurs règles d'exercice.

Parmi les dispositions prises : tout prêche a notamment l'obligation d'être effectué par une personne et dans un lieu agréés par les autorités. Dans son article 11, le texte prévoit des peines de deux à cinq ans de prison et une amende de 500 000 à 1 000 000 de dinars – soit environ 5 000 à 10 000 euros – contre toute personne qui « incite, contraint ou utilise des moyens de séduction tendant à convertir



BISKRA, 1914

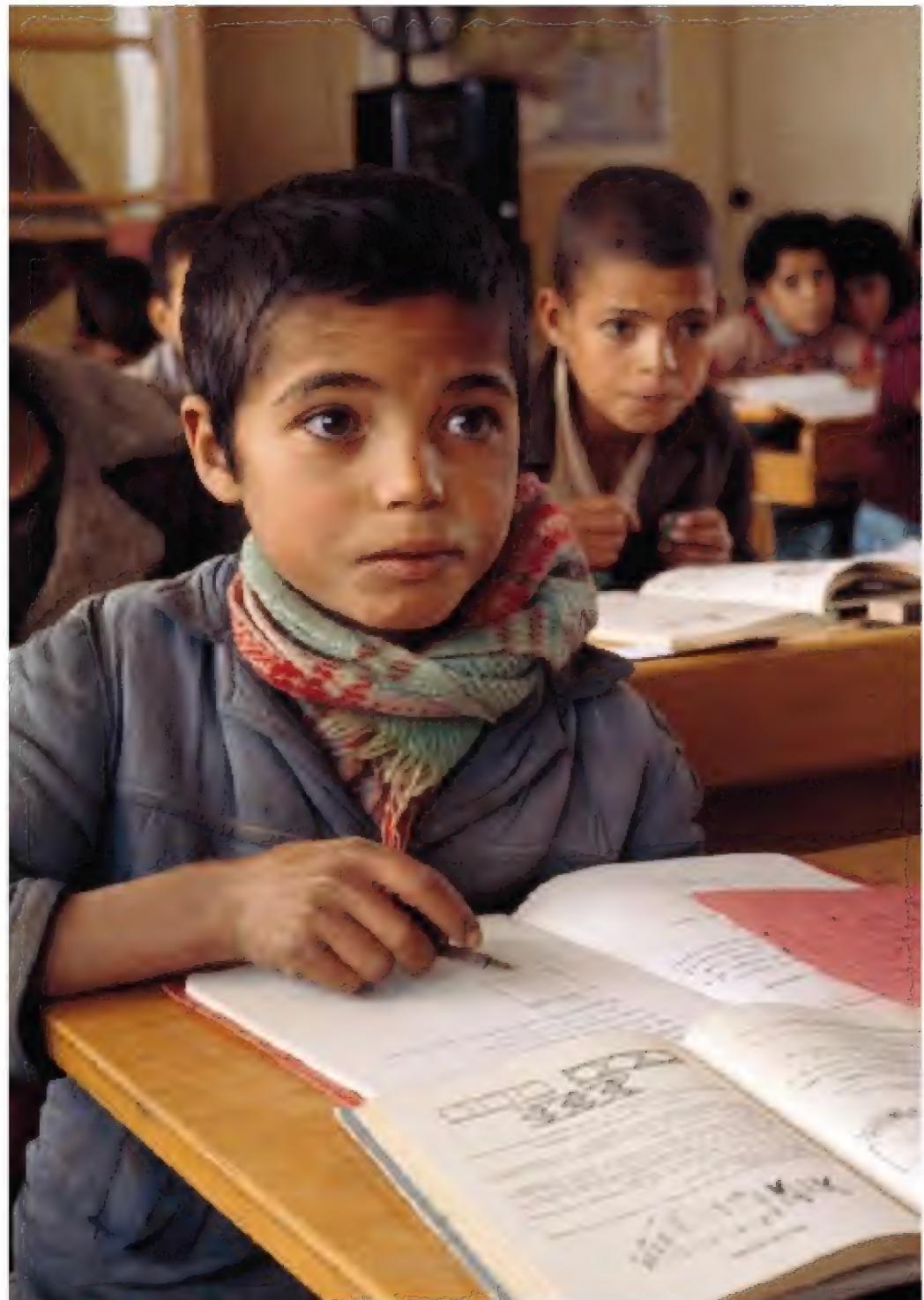
Les constructions en boue séchée du Vieux-Biskra, où traditionnellement les hommes aimaient se retrouver.

un musulman à une autre religion ». D'après le ministère des Affaires étrangères, le texte vise principalement à interdire « le prosélytisme et les campagnes clandestines d'évangélisation ». Or cela s'accompagne de la création d'une commission nationale du culte, qui attribue « un avis préalable à l'agrément des associations à caractère religieux, et à l'affectation d'un édifice à l'exercice du culte ».

En mars 2008, le gouvernement algérien n'hésitait pas à ordonner la fermeture de treize de ces chapelles, dont onze situées à Tizi Ouzou. Mais le nombre de convertis demeure aujourd'hui difficile à quantifier, en raison de la clandestinité des croyants, qui officient dans les sous-sols des maisons, ou même dans des garages.

SELON MOURAD YELLES, auteur de *Cultures et Métissages en Algérie*, contrairement aux idées reçues, l'Église catholique jouit elle d'une position privilégiée, du fait de sa longue histoire sur le territoire. De plus, au cours de la guerre d'indépendance (1954-1962), quelques chrétiens – comme le fameux Père Duval, prêtre jésuite français qui transmettait l'Évangile à travers sa musique – avaient soutenu les Algériens. Autre élément explicatif, lié à la théologie, cette fois : à l'image de l'islam, catholiques et juifs tirent leur enseignement d'un livre sacré, et les musulmans reconnaissent le prophète Jésus. Bien que les chiffres soient très discutés, le *World Factbook* – publication annuelle officielle de la CIA – évalue à 1 % la population algérienne de confession chrétienne ou juive dans le territoire.

De l'avis de Camille Sari, docteur ès sciences économiques et conférencier à l'Institut international de management (Insim), « la cohabitation des religions en Algérie s'avère difficile. Ainsi, la plus grande partie des juifs – qui ont acquis la nationalité française lors du décret Crémieux, en 1870 – a quitté le pays



au moment de l'indépendance. » Alors que leur arrivée remontait à l'Antiquité, nous n'en comptions plus aujourd'hui que 25 000. Et la grande synagogue d'Oran sera transformée en mosquée en 1975. Pourquoi ? Sans conteste, le conflit israélo-arabe a biaisé les rapports qui existaient entre le judaïsme et l'islam. En 2009, l'État a créé un organisme chargé de représenter la religion hébraïque, présidé par Roger Saïd. Cependant, aucune des vingt-cinq synagogues recensées, surtout à Constantine, n'a ouvert ses portes. □

DJELLIDA, 1960

Pourtant obligatoire, l'école n'est pas accessible à tous les enfants. Ici, un jeune Berbère de l'école de Djellida, l'un des « nouveaux » villages construits pour loger les nomades.

NATIONAL GEOGRAPHIC
1973

L'ALGÉRIE À L'ÉPREUVE DE L'INDÉPENDANCE

THOMAS J. ABERCROMBIE



AUTEUR INCONNU

LA KABYLIE S'EST CONVERTIE À L'ISLAM MAIS RESTE ATTACHÉE À SES VALEURS

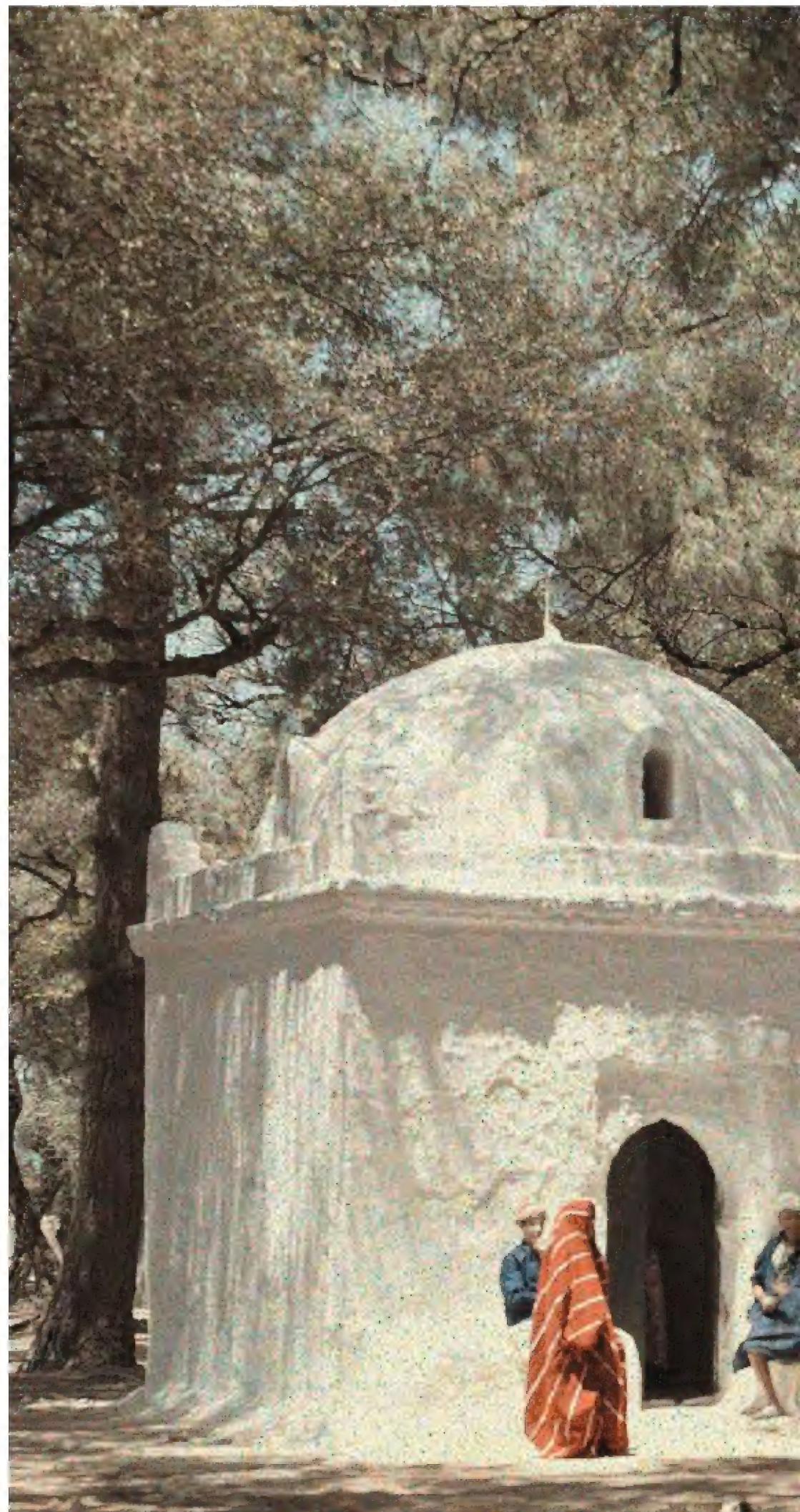
C'est l'armée arabe qui instaura l'islam, en 682 après J.-C., l'aidant à se répandre à travers toute l'Afrique du Nord, depuis le Nil jusqu'à l'Atlantique. La religion et la culture musulmanes ont pris racine le long des zones

côtières. Mais dans les parties les plus retirées des montagnes de l'Atlas, beaucoup d'indigènes provenant de communautés berbères restaient à l'écart. Et s'ils adoptèrent finalement l'islam, ils tinrent obstinément à garder leur langue, leur art et leurs traditions, et ce jusqu'à aujourd'hui. C'est dans les montagnes de Kabylie, situées à l'est d'Alger, que se manifeste le plus ce phénomène. □

L'arabisation, un mythe ?

APRÈS L'INDÉPENDANCE, UNE VAGUE D'ARABISATION SUBMERGE LE PAYS. CONTRAIREMENT À LA TUNISIE ET AU MAROC, QUI ONT OPTÉ POUR LE BILINGUISME, L'ARABE S'IMPOSE DANS L'ADMINISTRATION ET L'ENSEIGNEMENT. MAIS POUR QUEL RÉSULTAT ? UN CHOIX QUI EN DIT LONG.

QUELLE IDENTITÉ pour l'Algérie post-coloniale ? Le 5 juillet 1962, après plus d'un siècle de colonisation française, le pays peut se choisir ses propres références culturelles et linguistiques. Et pourtant, cinquante ans plus tard, « les Algériens sont ceux qui maîtrisent le moins bien l'arabe classique, dit littéral », souligne André Nouschi, historien du Maghreb. Un constat corroboré par Lakhdar Sais, professeur à l'université d'Artois et membre du CNRS : « L'arabe populaire algérien, appelé darja, s'est construit sur un substrat amazigh – berbère – et grâce à de nombreux apports issus entre autres du français, du turc, de l'espagnol et de l'italien. C'est une preuve vivante de cette identité plurielle. » À l'époque coloniale, le *f'kīh* – maître – enseignait l'arabe classique à ses élèves en leur faisant réciter les sourates du Coran.





BLIDA, 1928

Le mausolée du marabout
Sidi Yacoub, sous les oliviers
centenaires de Blida.

En partance pour La Mecque,
l'érudit marocain fut charmé
par la ville, où il avait fait halte.

NATIONAL GEOGRAPHIC

1973

L'ALGÉRIE À L'ÉPREUVE DE L'INDÉPENDANCE

THOMAS J. ABERCROMBIE



JAMES F. J. ARCHIBALD

LES ARABES APPRENNENT L'ARABE LITTÉRAIRE

Arabes et Français se mélangent librement sur la terrasse où je me suis arrêté prendre un café. Les étudiants de l'université située de l'autre côté de la rue remplissent les tables autour de moi. Ils incarnent bien le jeune visage d'un pays où 60 % des citoyens ont moins de 20 ans.

« En 1963, seuls 2 800 étudiants étaient au niveau universitaire. Aujourd'hui, ils sont 28 000, me dit le Dr Djilali Sari, professeur de géographie à l'université d'Alger. Le gouvernement paie leurs frais de scolarité. Un quart du budget national est attribué à l'éducation. « Le nombre d'élèves des écoles primaires a largement doublé depuis l'indépendance, me dit-il. Nous avons environ 14 000 professeurs étrangers – des Français au niveau supérieur, des Égyptiens et des Syriens pour enseigner l'arabe

au primaire. L'arabe est notre langue officielle, ajouta-t-il, pourtant trop peu d'Algériens le lisent et l'écrivent correctement. » (...)

LES ÉTRANGERS INSPIRENT LA MÉFIANCE

Un visiteur étranger peut trouver cette bureaucratie bilingue décourageante. La simple visite d'une usine, d'une ferme – voire d'un bateau de pêche – nécessite une autorisation écrite d'Alger. Parfois, même avec les documents exigés, les officiers locaux, méfiants, m'ont refusé l'entrée. Deux fois, j'ai été arrêté avec mon matériel photo. « Nous ne sommes pas vraiment hostiles, m'expliqua un ami algérien, seulement réservés. Nous avons tant souffert des étrangers. C'est difficile de s'ouvrir à eux. » Paré de recommandations et de mon autorisation du ministère de l'Information, j'ai conduit jusqu'à l'ancienne usine française Berliet, à 16 km à l'est d'Alger. □

AL-AMICHE, OUED SOUF, 1911

Un marabout
devant la mosquée
dont il a la charge
dans le désert.



Ceux qui ne fréquentaient pas les écoles coraniques – et à qui l'enseignement en français était imposé – pouvaient aussi l'apprendre, mais dans les établissements français et comme une langue étrangère.

AVEC L'INDÉPENDANCE, l'arabe est proclamé langue nationale officielle de l'État dans l'article 5 de la Constitution de 1963. Président de 1963 à 1965, Ben Bella prescrit alors, dès la rentrée scolaire de l'année 1963, l'apprentissage de l'arabe littéral dans les écoles primaires (pour les enfants de 5 à 10 ans). À cette époque, le français reste encore la langue dominante en classe, et pendant treize ans, il cohabitera avec l'arabe. « L'arabisation a été plutôt progressive pendant les premières années qui ont suivi l'indépendance, et le système bilingue et gratuit a produit une élite de premier plan.

Sur la quarantaine d'élèves que comptait ma promotion d'ingénieurs (Tizi Ouzou, 1988), une vingtaine de personnes au moins ont atteint le niveau du doctorat, indique Lakhdar Sais. Souvent, nos parents n'avaient pas eu la possibilité d'aller à l'école. Alors ils ont tout misé sur notre éducation. Pour eux, c'était une priorité absolue. Pour réduire le taux d'analphabétisme – de plus de 80 % en 1962 –, l'Algérie a déployé d'importants efforts, au-delà de la politique d'arabisation et des réformes catastrophiques. »

Changer la langue officielle d'un système éducatif n'est pas une tâche aisée. Pour Lakhdar Sais, la mise en œuvre de cette loi reste désastreuse. « L'arabisation a été menée de manière idéologique puisque l'État n'a pas donné les moyens qu'il fallait, assure-t-il. Les enseignants n'étaient pas prêts à utiliser l'arabe, et à ce moment-là, les supports n'existaient qu'en français. Nous n'avions pas les outils nécessaires. À l'époque, nous manquions tellement d'enseignants que la France en a envoyés. »

Mais surtout, les autorités algériennes font alors appel à des professeurs venus d'Égypte et de Syrie. « Avec la bénédiction de Gamal Abdel Nasser, le président égyptien (1956-1970), qui voulait se débarrasser



ALGÉRIE, 1960

Si les petites filles berbères avaient souvent moins accès à l'enseignement que les garçons, certaines ont quand même pu en bénéficier. Sur la partie gauche du tableau, la célèbre *Chanson de Roland*, avec laquelle, entre autres, les enfants apprenaient le français.

« Après l'indépendance, ils ont arabisé tout l'enseignement sans utiliser le français... »

de ces enseignants peu ou mal formés, et souvent fondamentalistes », confie Mourad Yelles, maître de conférences à l'Inalco (Institut national des langues et civilisations orientales), et auteur du livre *Cultures et Métissages en Algérie*. Ils appartenaient en fait au mouvement des Frères musulmans, organisation panislamiste qui s'opposait au monde occidental.

EN 1976, APRÈS TREIZE ANNÉES d'arabisation, le français est encore de rigueur, de fait, dans certains établissements. L'État prend alors de nouvelles mesures et « généralise l'utilisation de la langue nationale au plan officiel » (article 3 de la Constitution).

Qu'implique cette résolution ? La fin du bilinguisme. Contrairement au Maroc et à la Tunisie, l'Algérie préfère la rupture. L'arabe devient désormais le seul vecteur de communication dans les écoles. « Après l'indépendance, j'étais très surpris de voir que l'Etat ignorait son passé colonial. Ils ont arabisé tout l'enseignement sans recourir au français, souligne André Nouschi, auteur de *La Méditerranée au XX^e siècle*. Ils ont abandonné le système d'éducation français, car pour eux c'était un système colonial. Et ils en ont inventé un nouveau. »

Chez Darine Hassani, étudiante en journalisme de 23 ans, on parlait le français. « Quand je suis rentrée à l'école primaire, je ne connaissais pas l'arabe ! Et pourtant, pendant huit ans, j'ai suivi tous mes cours dans cette langue. Mais au collège et au lycée, j'ai eu droit à trois heures de français par

semaine. Au moment de mon entrée en seconde, ma mère a souhaité que j'intègre une école française, afin d'avoir le maximum d'opportunités si un jour je voulais partir. Mais j'ai dû redoubler cette classe. J'avais en effet accumulé beaucoup de retard par rapport au programme francophone. Par exemple, je ne connaissais pas très bien l'histoire des guerres mondiales, car mes professeurs à l'école primaire consacraient plutôt leur programme à la guerre d'Algérie. Chaque année, au moins un chapitre était consacré à l'indépendance. »

Interviewés ensemble, Lakhdar Sais, professeur à l'université d'Artois et membre du CNRS, et Abderrahmane Halit, musicien et architecte, s'accordent sur le fait que ce système « présente un non-sens. Jusqu'à la terminale nous enseignons l'arabe, pour ensuite expliquer aux élèves que, pour faire des études supérieures, il faudra revenir à la langue française. Si les études de droit et de littérature sont enseignées en arabe, les sciences le sont toujours en français. » Une situation qui fait dire à Darine Hassani que les élèves achèvent leur cycle secondaire avec de grandes lacunes. Selon elle, l'une de ses cousines « aurait eu beaucoup de mal à intégrer la faculté d'architecture en Algérie, toute sa scolarité s'étant faite en arabe. Ma mère, qui a grandi en France, connaît la différence de niveau qui existait entre les universités françaises et algériennes. On recevait tant d'échos négatifs de ces dernières... Je suis donc allée faire mes études supérieures en France. » Pour Mourad Yelles, « l'arabisation est une réalité socioculturelle irréversible, qui a déboussolé les Algériens ».

Aujourd'hui, l'Algérie essaie d'accorder plus d'importance aux langues étrangères. Plus particulièrement au français. Une grande majorité des administrations est bilingue français-arabe, et du point de vue scolaire, la France représente une destination studiante privilégiée. □

Ramadan le mois sacré des musulmans

MOIS DE PURIFICATION SPIRITUELLE, LE RAMADAM N'A JAMAIS CESSÉ D'ÊTRE PRATIQUÉ. ET POUR CAUSE... QUATRIÈME PILIER DE L'ISLAM, C'EST PENDANT CE MOIS-LÀ QUE LE CORAN A ÉTÉ RÉVÉLÉ AU PROPHÈTE.

LA COLONISATION et l'indépendance du pays ont-elles entravé la liberté religieuse des musulmans ? En fait, si au terme de la domination française, les Algériens ont dû se réapproprier leur culture et leur langue, ils n'ont jamais cessé de pratiquer leur religion. Quand, en 1905, la France adopte la loi sur la séparation de l'Église et de l'État, de l'autre côté de la Méditerranée, cette disposition ne s'applique pas. La religion musulmane – qui réunit alors 4,7 millions de pratiquants – est toujours sous la tutelle de l'administration. Et le restera officiellement jusqu'en 1947. Dans la réalité, la surveillance coloniale perdurera même jusqu'en 1962. Autant de dispositions qui n'ont pas empêché la pratique du culte sur le territoire, surtout celle du « mois sacré ».

Le ramadan, l'un des cinq piliers de l'islam et le neuvième mois du calendrier musulman, se pratiquait pendant la période coloniale. « Il n'était aucunement secret, tout comme la prière ou le pèlerinage à La Mecque, deux des autres piliers », rapporte Mourad Yelles, maître de conférence à l'Inalco. « Les "non-musulmans" (Européens) se comportaient

de la même façon à l'égard de cette obligation religieuse qu'à l'égard de tout ce qui touchait la culture musulmane : ils l'ignoraient le plus souvent, quand ils ne la méprisaient pas. »

Objectif du ramadam ? Vivre un mois de purification spirituelle durant lequel sont enseignées la modestie et la réflexion. Tout « bon musulman » s'abstient alors de boire, de manger et d'avoir des relations intimes de l'aube au couche du soleil. Pendant l'occupation coloniale, les journaux télévisés de la chaîne française Radio-PTT Vision – l'actuelle TF1 des années 1930 – relayaient l'information en métropole. En noir et blanc, les Français découvraient le rituel du nettoyage des tombes dans les cimetières d'Alger, la prière, les marchands ambulants dans les rues animées, et d'autres cérémonies religieuses. Dans ces films, archivés par l'Institut national de l'audiovisuel (Ina), le témoignage demeure clair : le ramadan et d'autres fêtes musulmanes animaient toujours la capitale algérienne.

Qu'en est-il à l'époque postcoloniale ? Selon Mourad Yelles, les bouleversements amenés par l'année 1962, tant sur le plan

TLEMCEN, 1911

Le mihrab de la principale mosquée de Sidi Bou Medine. Ajout architectural datant de la fin du 1^{er} siècle de l'hégire, cette niche indique la qibla, c'est-à-dire la direction de la Kaba, à La Mecque, vers laquelle se tournent les musulmans pendant la prière.





politique que sur le plan économique, ne se sont pas traduits culturellement par un « retour à la religiosité. » « Les Algériens ayant toujours pratiqué leur religion, nous ne pouvons pas parler de "regain de foi" dans la période qui a suivi l'indépendance », explique-t-il. Ceci étant, on a pu le croire, mais d'une part à cause de l'explosion démographique – environ 10 millions d'Algériens en 1962 pour 35 millions en 2012. Et d'autre part parce que, dans

les circonstances de l'époque, beaucoup plus de musulmans vivaient plus librement leur foi ou désiraient afficher de façon plus ostentatoire leurs convictions. Notamment, les restaurants restaient plus facilement fermés durant le ramadan, ce qui est encore le cas aujourd'hui, et le jeûne était moins cantonné au cercle privé que pendant la colonisation française. « C'est en effet dans les années 1980-1990 que l'on a assisté à des manifestations plus ostentatoires



BISKRA, 1919

L'enseignement religieux est très présent. Ici, un vieil homme enseigne le Coran à de jeunes garçons.

de la prière ou du ramadan, mais aussi à une religiosité plus apparente. La situation socio-économique joue également un rôle dans ce phénomène. Peut-être plus que par le passé, et en raison d'un environnement plus dur, le ramadan est devenu un mois de grandes retrouvailles pour les familles, un mois de "fête" et d'une ferveur sans doute plus socialement vécue et assumée», ajoute Mourad Yelles. Effectivement, l'islam extrémiste a profité du contexte des chocs

La religion trouve souvent un terrain fertile dans les périodes de désespoir

pétroliers de 1973 et 1979 pour s'engouffrer. « Les choses ont bien changé à partir de 1990 », signale Lakhdar Sais, professeur à l'université d'Artois et membre du CNRS. « Pourquoi ? D'abord à cause de la révolution iranienne de 1979, qui défendait alors les mêmes principes traditionnels et religieux en vogue en Algérie, mais aussi de la crise économique de la fin des années 1980, qui a poussé les jeunes à remettre en cause le parti unique lors des événements du 5 octobre 1988. »

eN 1986, IL S'EST PRODUIT un contrechoc pétrolier. Le prix des hydrocarbures a baissé de 50 %. Marquée par un tissu industriel faible et des perspectives agricoles limitées, l'Algérie, qui vivait encore les conséquences de la dernière crise pétrolière, s'est retrouvée de nouveau en pleine crise économique. « L'ouverture démocratique, en 1989, et l'arrivée des islamistes due à la nouvelle pluralité des partis a donné lieu à une hausse significative de la ferveur religieuse », ajoute Lakhdar Sais. « La religion trouve souvent un terrain fertile dans les périodes de crise et de désespoir, et cette dévotion a aussi été favorisée et amplifiée par la venue des enseignants d'Égypte, chargés d'assurer l'arabisation du système éducatif algérien. Ces derniers prêchaient souvent un islam fondamentaliste, très loin des traditions religieuses du peuple algérien. » Or on connaît l'influence religieuse du maître sur ses élèves. Aujourd'hui, en Algérie, le ramadan se pratique comme la religion l'édicte : les restaurants sont fermés et la prière prime. « Ce qui a changé, c'est le rétrécissement des espaces publics pour

la restauration des "non-jeûneurs", raconte Mourad Yelles. « À Alger, par exemple, la quasi-totalité des restaurants sont fermés, profitant du ramadan pour faire des travaux d'entretien. À l'intérieur du pays, en trouver ouvert dans les petites villes est presque impossible. Dans les grandes, comme Oran, c'est encore possible, mais au centre-ville ou dans les grands hôtels. Le comportement des touristes est généralement dicté par le respect autant que par la prudence. » Même constat pour Camille Sari, docteur ès sciences économiques et conférencier à l'Institut international de management. « Une fois, j'étais au restaurant avec des amis catholiques pendant le ramadan. Aucun d'eux n'a osé manger, de peur de se faire harceler. Nous leur conseillons souvent de se restaurer dans leur chambre, discrètement. Les non-musulmans sont parfois servis dans les grands

Le ramadan se pratique comme la religion l'édicte : les restaurants sont fermés et la prière prime

hôtels, mais ils doivent montrer leurs papiers. En 2010, deux ouvriers du bâtiment avaient été arrêtés à Aïn El-Hammam, près de Tizi Ouzou – pour non-respect du jeûne. Ils ont été relaxés contre l'avis du procureur, qui avait demandé trois ans de prison ferme. »

PRIÈRE, JEÛNE, INTROSPECTION, le ramadan est aussi l'occasion d'une fête. Chaque soir, les restaurants ouvrent pour le *shor*, dernier repas avant l'aube et la nouvelle journée de jeûne. « Pour moi, les soirées ont alors l'odeur du jasmin et de la fleur d'oranger, on en profite pour faire des partis de dominos ou de poker entre amis. Nous nous retrouvons chez moi ou bien dans un café. Il y a

BISKRA, 1914

Deux fois par an, une grande prière réunit des centaines de musulmans dans la plaine de Biskra. En position debout (première étape du rituel), la foule s'apprête à se prosterner.



L'ALGÉRIE, FILLE ADOPTIVE DE LA FRANCE : ENTRE PROBLÈMES ET PROMESSES

PAR HOWARD LA FAY

LA MORT À PORTÉE DE MAIN

Avec Mlle Carbon, je décidai d'un jour pour voir comment se déroulait le programme. D'Alger, nous devions nous rendre en train jusqu'à Affreville. Mais un fonctionnaire nous suggéra de prendre un autocar rapide en acier inoxydable, plus résistant en cas de mine. « Par contre, il va falloir payer un supplément », nous explique-t-il. Protégés par l'inox, donc, nous partîmes à Affreville, en passant par la poussiéreuse ville agricole de Carnot. Là, nous rejoignîmes le convoi hebdomadaire de camions à destination d'Aïn Tida, située dans les hautes montagnes hostiles de Dahra. Le convoi – équipé de mitrailleuses – s'était formé en face de l'école pour jeunes filles. À travers les vitres en verre épais, je pus apercevoir, assises à leurs pupitres, les fillettes européennes, avec leurs nattes, et les musulmanes, aux cheveux teintés au henné.

(...) Dans l'école composée d'une seule pièce, l'enseignante volontaire, une étudiante de 18 ans originaire d'Oran, dirigeait un atelier de lecture. Des garçons et des filles en guenilles, la plupart pieds nus, écoutaient en s'appliquant. Un à un, ils se levèrent pour lire à voix haute les phrases écrites au tableau, en suivant des yeux la baguette de l'institutrice. « L'image... d'Ali... est... belle. C'est... le... crayon... d'Omar. » La jeune fille jouait à la perfection son rôle de maîtresse sévère, et il y avait quelque chose d'incroyablement poignant chez ces gamins en haillons qui butaient sur les mots écrits. Ainsi, dans toutes les écoles d'Algérie, toute une génération découvrirait le xx^e siècle. Le capitaine Boyer et moi les observions du fond de la salle. « Le plus triste, chuchotait-il, c'est que nous n'avons de place que pour un enfant par famille. Mais ainsi, nous sommes sûrs qu'au moins une personne de chaque famille saura lire et écrire. »

À l'infirmerie, Mlle Carbon aidait avec enthousiasme les deux infirmières volontaires qui passaient une fois par semaine. Grâce à ces soins médicaux, les maladies qui avaient autrefois dévasté la population algérienne – malaria, typhus, variole – étaient presque toutes éliminées. Mais il restait encore du travail ! Parmi les patients se trouvait un homme qui avait traité un coup de froid en badigeonnant son torse d'essence et en y mettant le feu. □



des tentes – des *khaimates* – dans tous les coins, un karaoké, le soir nous pouvons faire du shopping », confie Darine Hassani. L'Aïd-el-Fitr est la grande fête qui met un terme au mois du jeûne, le premier jour du mois de chawwal. Partout, en Algérie, le mois du ramadan – qui cette année a débuté le 20 juillet – est un moment de communion avec Allah, et l'occasion de retrouvailles familiales. Si l'on en croit Lakhdar Sais, « les non-pratiquants préfèrent manger chez eux ou se retrouver dans des restaurants qui ont l'air fermés. D'après ce que j'observe, les non-croyants respectent les jeûneurs, et ne mangent pas ou ne fument pas de façon ostentatoire. »

Jeune pays historiquement multiculturel et multiethnique, l'Algérie doit peut-être réapprendre à vivre en communauté et à respecter les croyances de tous. □



La folie d'un méhariste

EL-GOLÉA, 1949. Véritable trésor pour l'ethnographie, le musée Augiéras est l'œuvre pour la moins originale d'un colonnel méhariste, et contient toutes les collections qu'il a amassées lors de ses pérégrinations à travers l'Afrique depuis 1912.

MAYNARD OWEN WILLIAMS







D'un conflit à l'autre **un tournant historique**

1945. LA SECONDE GUERRE MONDIALE A BOULEVERSÉ
L'ORDRE DU MONDE. EN ALGÉRIE AUSSI DE GRANDS
CHANGEMENTS SE DESSINENT. FIN D'UNE ÉPOQUE...

« LA FIN DE LA GUERRE annonce un passage à un autre monde », souligne Guy Pujante, ingénieur né à Oran en 1928. « J'ai vécu cette période de changements profonds... Après, rien n'était comparable ! Même Oran, avant, n'était qu'un grand village. »

Le 22 juin 1940, le gouvernement de Pétain signe l'armistice avec l'Allemagne. Le régime de Vichy décide alors de collaborer avec le III^e Reich (1933-1945). L'Algérie et le reste du Maghreb obéissent au nouveau régime, appliquant même souvent en avance la nouvelle législation (comme les lois antisémites, dès octobre 1940).

ALGER, 1943

Le WAAC (Women's Army Auxiliary Corps) défile dans la capitale, moins d'un an après le débarquement américain.

Bientôt, le commerce ralentit entre la métropole et le Maghreb. Les firmes françaises sont obligées de travailler en priorité pour l'Allemagne... La région commence à manquer de tout, charbon, pétrole et produits industriels.

« C'était une époque particulièrement difficile », précise l'historien André Nouschi, né à Constantine en 1922, et spécialiste du Maghreb et du Proche-Orient des XIX^e et XX^e siècles. L'Afrique du Nord envoyait vers l'Europe une partie importante de sa production agricole (bétail, légumes, céréales...). « Du coup, en Algérie, certains paysans affrontaient de véritables disettes. Même l'engrais, l'essence ou le matériel agricole arrivaient à faire défaut. Il n'y avait même plus de ficelle, parfois, pour fermer les sacs ! Et il a fallu créer des ateliers pour fabriquer des bouteilles parce que nous ne pouvions plus les importer depuis la France. » Comme en métropole, la nourriture rationnée n'était accessible qu'avec des tickets. « Nous manquions vraiment de tout ! Lorsque ma mère allait au marché, il fallait qu'elle descende à 5 heures du matin



ALGER, 1943

Deux infirmières de l'armée américaine sont en train de marchander un collier avec un vendeur algérien.

« Il n'y avait pas assez de docteurs pour les malades, la moitié étaient juifs... »

pour avoir une chance de trouver même un kilo de pommes de terre. » Épiceries et pharmacies restent désespérément vides. Et les médecins juifs n'ont plus le droit d'exercer. Selon André Nouschi, auteur de *L'Algérie amère*, « il n'y avait pas assez de docteurs pour soigner les malades, car la moitié d'eux étaient juifs ».

Conséquence ? Partout, des épidémies se développent. Le typhus, notamment. Et ce d'autant plus facilement que la population souffre de malnutrition. « Mon père a failli en mourir. Mais à l'époque, dans les rapports médicaux, les médecins préféraient parler

de la maladie numéro 3. Pour ne pas nommer le typhus. Pourquoi ? Parce que s'ils l'avaient fait, la population aurait eu peur ! », ajoute l'historien.

MAIS L'HISTOIRE, ALORS, AVANCE très vite. Pour les Alliés, il faut absolument ouvrir un second front. La stratégie ? Reprendre le contrôle des territoires français d'Afrique du Nord pour soulager l'Union soviétique – les forces d'Hitler, à l'est, sont aux portes de Stalingrad... Le 8 novembre 1942, avec l'opération Torch, cent mille soldats alliés débarquent en Algérie et au Maroc. À Alger, pas moins de quatre cents membres de la Résistance française les aident. Une initiative qui permet la prise de la ville en une nuit, alors qu'Oran et d'autres cités marocaines, comme Casablanca, vivront jusqu'à trois jours de bataille.

« L'arrivée des Américains a permis d'améliorer nos conditions de vie, mais pas de façon fondamentale, parce que l'Algérie, voisine de la Tunisie et assez



AFRIQUE DU NORD, 1943

Un soldat américain forme les recrues indigènes et françaises à l'utilisation d'une mitrailleuse 12,7.

proche de l'Italie, est vite devenue une base arrière pour certaines opérations militaires », affirme André Nouschi. Objectif premier : reprendre la Tunisie, occupée par les Allemands depuis le 9 novembre 1942.

Les hommes de ces territoires français sont alors mobilisés. Et le 11 mai 1943, quelques jours seulement après leur arrivée à Tunis, les Alliés emportent une victoire décisive : les troupes du III^e Reich capitulent enfin. Désormais, tous les regards sont tournés vers l'Europe. Et les forces alliées profitent de leur avantage avec l'opération Husky : le 10 juillet 1943, leurs troupes débarquent avec succès en Sicile. Dès lors, le sort de la guerre bascule.

André Nouschi a contribué lui-même à la libération de Rome et de la France. Non sans difficultés. « C'est le général Giraud qui m'avait mobilisé, mais dans une unité non combattante, car celui-ci ne voulait pas que les jeunes juifs participent aux combats. J'ai déserté, et je me suis engagé dans les Forces françaises libres (FFL) du général de Gaulle, jusqu'à la fin du conflit. J'ai même été condamné à mort par le tribunal de Constantine, car j'avais déserté l'armée de Giraud. Le fait d'avoir intégré les FFL a annulé la sentence. »

Lorsqu'en 1945 le conflit s'achève enfin, l'Algérie se retrouve dans une situation particulièrement difficile. Le Maghreb



MERS EL-KÉBIR, 1943

Des navires de guerre anglais
mouillent l'ancre à Mers el-Kébir,
une base navale oranaise, deux ans
après la destruction de la flotte
française au même endroit.



« Tout a changé en 1945. C'était vraiment un autre monde... »

connaît alors de mauvaises récoltes et une inflation importante. La majorité des produits industriels manquent.

Mais très vite, la fin de la guerre marque un tournant dans la plupart des colonies : « Tout a changé après 1945. C'était un autre monde. Les Européens allaient de plus en plus à l'université. Avant, dans mon village, près d'Oran, mes parents étaient les seuls à posséder une voiture. Par la suite, presque tout le monde en avait une ! », précise Guy Pujante, ex-membre de l'OAS. « Les villes aussi s'étaient beaucoup métamorphosées. À Oran, par exemple, jusqu'au conflit, seuls quelques bâtiments comptaient six étages. Mais après, le nombre de ce type d'habitation a explosé. Tout a explosé ! »

À LA FIN DU CONFLIT, LA MÉTROPOLE était également à reconstruire. De nombreuses possibilités de travail leur étant offertes, certains des 150 000 à 170 000 Maghrébins qui avaient combattu aux côtés des Français durant la Seconde Guerre mondiale – en France et en Italie, voire en Allemagne – choisirent de s'installer dans l'Hexagone.

Le monde change. Et surtout, un autre conflit s'annonce sans que personne n'en ait encore conscience. Car d'une certaine façon, la participation des Algériens à la libération de la France a impulsé le mouvement indépendantiste. Ayant lutté pour le pays, ces derniers demandent la reconnaissance. Et des droits... Des années plus tard, en 1954, une nouvelle guerre faisait appel à eux. Mais cette fois, Européens et Algériens ne se battraient pas du même côté. □

Le temps du départ

ENFANT, L'HISTORIEN FRANÇAIS BENJAMIN STORA AIMAIS JOUER DANS LES RUES DE CONSTANTINE. RETOUR SUR LES « ÉVÉNEMENTS » AVEC LUI. SOUVENIRS.

BIEN AVANT DE CONSACRER sa vie à l'histoire, Benjamin Stora a fréquenté les bancs de l'école en Algérie, lors de la guerre d'indépendance (1954-1962). « J'étais encore enfant à l'époque, et le principal souvenir que j'en garde, c'est celui du jour où nous avons quitté l'Algérie avec mes parents, en 1962. J'avais 11 ans. » Ce jour-là, les Français n'emportaient avec eux qu'une valise et des souvenirs.

L'auteur de *La Guerre invisible* a vécu de l'intérieur le conflit franco-algérien. Les accords d'Évian, signés le 18 mars 1962, instaurent le cessez-le-feu et l'indépendance algérienne. Résultat : environ un million d'Européens – les pieds-noirs – connaissent alors l'exode. « La guerre d'indépendance a été un moment crucial pour les Algériens. Une transition entre la colonisation et





PRÈS DE SIDI BEL ABBES, 1960

Dans cette ville, où s'est établi le quartier général de la Légion étrangère, les jeunes militaires s'adonnent à un exercice d'alerte. Le losange décoré d'un aigle et d'un serpent correspond au 1^{er} régiment, créé en 1841.

Cinquante ans après les « événements », l'histoire de ce conflit reste difficile à écrire

la construction d'un État souverain. Aujourd'hui, de toutes ces années vécues ensemble, il reste la mémoire de moments de joie et d'effervescence. Et des liens forts entre les deux pays : la langue française est toujours parlée couramment sur le territoire, l'immigration algérienne est puissante dans l'Hexagone, et la France très présente en Algérie sur le plan économique. »

POUR CE PROFESSEUR réputé de l'université de Paris XIII, encore jeune au moment des « événements », cinquante ans après, l'histoire de ce conflit demeure difficile à écrire. La loi du 23 février 2005 stipule, dans son article IV, que « les programmes scolaires reconnaissent le rôle positif qu'a joué la présence française outre-mer, principalement en Afrique du Nord ». Cette année-là, plus de mille spécialistes ont signé une pétition pour dire non à l'enseignement d'une histoire officielle.

« Avec cette loi, nombre de politiciens, généralement proches de la droite française, affirmaient que la colonisation avait été positive. Mais s'opposant à cette conception, il s'est développé un courant critique mené par certains historiens, dont je fais partie. La France est le seul pays au monde où la critique du colonialisme est si forte. »

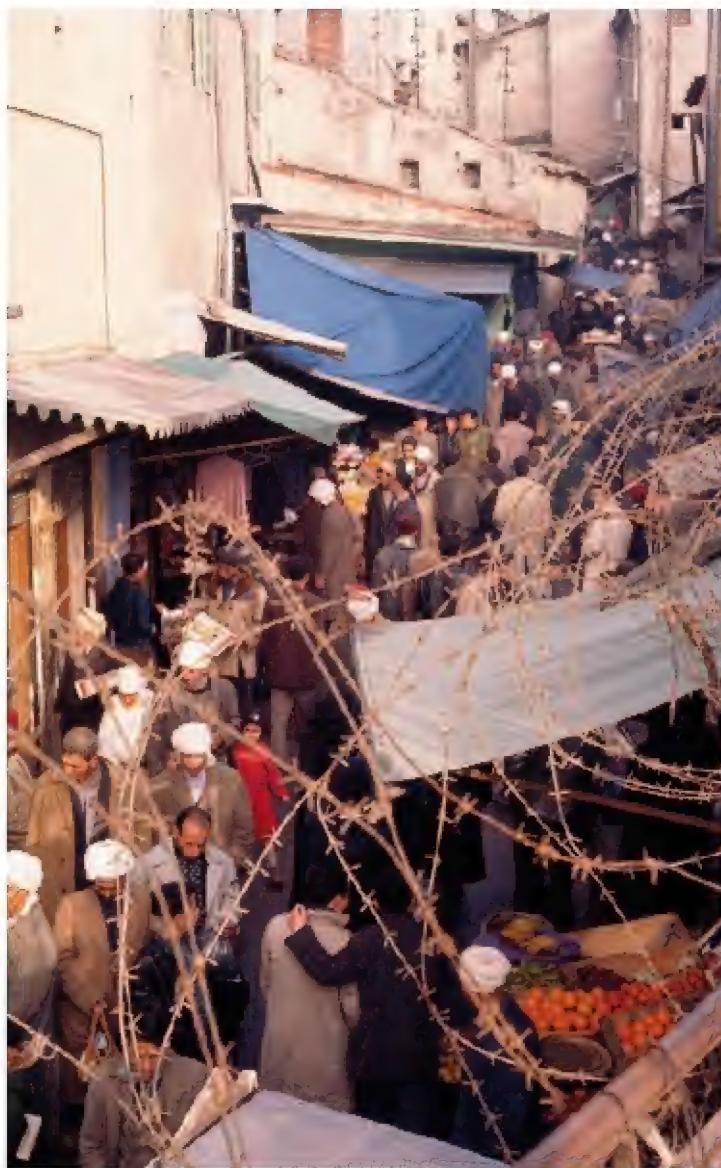
« Mais de son côté, l'État algérien semble toujours vouloir résumer son histoire à son tête-à-tête obsessionnel avec la France. On donne ainsi souvent trop d'importance aux questions de l'islam, de l'arabité ou de l'anticolonialisme. Ce serait oublier que





▼ CONSTANTINE, 1960

Des barbelés barrent l'entrée de la troisième plus grande cité algérienne, souvent le foyer de révoltes. Les conflits éclatent fréquemment dans la vieille ville.



◀ ALGER, DATE INCONNUE

Dans la Casbah et ses rues commerçantes, des militaires patrouillent au milieu de la population civile.

des siècles durant, sous l'Empire ottoman (1299-1923), le Maghreb fut une colonie turque. Ce serait également oublier que les Berbères vivaient là bien avant l'invasion arabe. Cette conception nationaliste de l'histoire est devenue un moteur central de la légitimation de l'État. La résistance de la société civile sur le plan culturel reste faible. En France, nous avons des historiens indépendants, et une grande variété de livres et de recherches ont été écrits sur le sujet ; en Algérie aussi de nombreuses publications en arabe et en français ont vu le jour, mais là-bas, les historiens subissent la censure. Or un pays doit pouvoir avoir des intellectuels forts, indépendants. Le pluralisme politique doit exister. Tous les sujets devraient toujours pouvoir être soumis à discussion. »

L'ALGÉRIE N'EXISTE que depuis un demi-siècle, et même si le pays est prospère, la classe moyenne n'en profite pas. « C'est l'État le plus riche du Maghreb, ajoute-t-il. En 2011, son PIB par habitant était d'environ 5 900 € – contre 4 100 € pour le Maroc –, et son taux d'analphabétisme très faible – moins de 20 %. Mais paradoxalement, malgré les richesses accumulées, le niveau de vie de la population est resté assez bas. Globalement, les citoyens ont un bon niveau d'éducation, ce qui a permis la formation d'une classe moyenne forte. Cependant, cette dernière demeure pauvre. Pourquoi ? En fondant toute son économie sur les seuls hydrocarbures, le pays a négligé son tissu industriel et financier, un tissu d'autant plus faible que rien n'est vraiment fait pour que l'économie se développe de façon uniforme sur tout le territoire. On trouve par exemple très peu de petites et moyennes entreprises en Algérie. La plupart des produits sont importés. Et une caste bureaucratique s'approprie ces richesses en les distribuant à une "clientèle" réduite. Malheureusement, cette centralisation économique de l'État, qui ne donne

NATIONAL GEOGRAPHIC

1943

DES AMÉRICAINS SUR LA CÔTE DE BARBARIE

PAR WILLARD PRICE



BRITISH OFFICIAL, CROWN COPYRIGHT RESERVED

Les troupes alliées, fermement soutenues par la flotte britannique, accostèrent non seulement près de Casablanca et de Rabat, mais aussi à Oran, Alger, et tout le long de la côte algérienne. C'était une opération périlleuse compte tenu de la présence des forces navales et aériennes germano-italiennes en Méditerranée.

(...) Cette bande de terre appelée le Tell relie les montagnes de l'Atlas à la côte, traversant le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. C'est comme une grande ferme, riche en grains, en fruits, en produits maraîchers et en bétail. Et les ressources de l'Afrique du Nord s'avéreront précieuses quand il faudra prendre en considération les besoins en nourriture de millions d'Européens affamés. En suivant cette bande côtière, nous avons traversé

des kilomètres d'argile rouge jusqu'à Oran, un autre des points de débarquement des forces américaines et britanniques.

Lorsque la ville a capitulé, les Américains ont découvert une cité moderne française avec un net parfum espagnol – dû à une présence hispanique longue de plusieurs siècles. Au château maure sur les hauteurs ont succédé le Castillo Viejo et les casernes françaises.

Les anciennes fortifications espagnoles subsistent ça et là. Mais la ville d'Oran est bien trop occupée pour y prêter attention. Après Alger, c'est le deuxième port important de l'Algérie.

Sous domination française depuis 1830, l'Algérie est un pays beaucoup plus développé que le Maroc, situé à l'ouest. □

« Toute la société a été touchée. Et on voit encore, ici ou là, des traces de ce traumatisme. »



ni les moyens à une vraie société civile d'exister, ni au pays la possibilité de mettre en place une économie diversifiée, se traduit par un pluralisme politique faible.

MALGRÉ UNE INSATISFACTION LATENTE, la population n'a pas rejoint le mouvement du printemps arabe qui embrase la région depuis le mois de décembre 2010. Pour Benjamin Stora, c'est le poids de l'histoire qui explique ça. « En l'espace de trente ans, deux grands conflits ont secoué l'Algérie : la guerre d'indépendance et la guerre civile (1991-2002), qui a vu l'État et les islamistes s'affronter. Toute la société a été touchée par ces conflits, profondément. Et on voit encore, ici ou là, des traces de ces traumatismes. Un peuple qui a connu deux guerres en peu de temps ne réagit pas de la même manière qu'un peuple qui n'en a traversé aucune. Ni la Tunisie, ni la Syrie, ni l'Egypte n'ont vécu une guerre d'indépendance ayant fait des centaines de milliers de morts. Mais même si l'Algérie ne s'est pas laissé emporter par cette vague de contestation, des manifestations ont lieu, des journaux se positionnent... Cette question, je l'aborde en permanence en Algérie. Le moment n'est pas venu de dire "on va renverser le régime" parce qu'il y a eu cette sensation que quelque part la lutte avait autrefois échoué, provoquant alors une tragédie. » □

TLEMCEN, DATE INCONNUE

Un Algérien installé dans son salon (sans doute au moment de l'indépendance) est fier d'exposer le drapeau de sa patrie. Derrière lui est écrit : « Vive l'Algérie libre et indépendante. »

L'ALGÉRIE, FILLE ADOPTIVE DE LA FRANCE : ENTRE PROBLÈMES ET PROMESSES

PAR HOWARD LA FAY



JAMES F. J. ARCHIBALD

LA TERREUR COMME NOUVEAU MODE DE VIE

A près presque six ans de rébellion, l'Algérie est fatiguée de la guerre. Les actes de terrorisme quotidiens assombrissent la vie des 10 600 000 individus qui occupent ce pays – 90 % d'entre eux sont musulmans, les autres sont des colons européens. Un pays quatre fois plus grand que la France.

Un café victime d'une bombe artisanale, le bus pris en embuscade et la rubrique nécrologique sont les réalités de la vie algérienne. De même que les descentes de police avant l'aube chez les suspects.

Le 1^{er} novembre 1954 marque le début de ce que les Algériens ont appelé les « événements », une lutte acharnée pour l'indépendance des musulmans du FLN (Front de libération nationale). En face, les colons, eux, s'accrochent au vieux statu quo avec la même opiniâtreté.

Coincée entre ces ennemis implacables, l'armée française combat sans relâche pour pacifier ce pays meurtri. Faisant face à quelque 50 000 rebelles du FLN, pas moins de 450 000 soldats français, parmi lesquels, d'une façon surprenante, 150 000 volontaires musulmans...

D'autres paradoxes existent. Ainsi, l'anticolonial FLN a tué près de neuf fois plus de musulmans que les Européens, tandis que les colons, qui se sont ralliés à la cause de l'Algérie française, ont eux combattu par deux fois la France – renversant la IV^e République en mai 1958, et faisant trembler la V^e en janvier 1960. Finalement, un peu moins de la moitié de ces colons sont d'ascendance française, le reste est d'origine espagnole, maltaise ou bien italienne. (...)

Bien qu'Alger ait fourni un abri aux marchands phéniciens, et que sous le nom d'Icosium elle ait exporté du blé vers Rome, la ville gagna d'abord sa renommée en tant que paradis des barbaresques. Du XVI^e au XIX^e siècle, ces pirates musulmans ont terrorisé la Méditerranée, et ont tenu en respect les puissances maritimes d'Europe.

LA FLOTTE AMÉRICAINE MET FIN À L'ENTENTE

En 1796, les membres du Congrès des États-Unis votent l'une des dépenses les plus grosses et les plus humiliantes de leur histoire : pas loin d'un million de dollars en espèces et en biens est versé au dey d'Alger, en témoignage de leur amitié. Mais en 1815, l'Amérique dénonce l'entente et attaque la ville. Et l'officier Stephen Decatur met fin à la soumission américaine une fois pour toutes. Par la suite, en 1830, Alger et son arrière-pays tombent aux mains de l'Empire français.

UNE VILLE EN PLEIN ESSOR

À Alger, le spectre de la guerre n'est jamais loin. Des barrages restreignent l'accès à la ville, des soldats armés de mitraillettes patrouillent dans les rues vides après le couvre-feu. Pour se protéger des bombes à retardement, les clients sont fouillés à l'entrée des magasins, les cinéphiles n'ont pas le droit de quitter la salle de projection avant la fin d'un film, et le bureau de poste n'accepte aucun colis qui n'a pas été emballé en présence d'un guichetier. Avant de les laisser tenter leur chance à la roulette, un portier ira même jusqu'à fouiller la veste de smoking des clients des somptueux casinos.

Néanmoins, Alger est une ville en plein essor. Soldats, ouvriers du pétrole, réfugiés de la montagne encombrent les rues. De nouvelles constructions sortent du sol, mais les listes d'attente pour se loger sont de plus en plus longues. Les hôtels sont tellement coûteux que chaque nuit quelque six cents visiteurs ne trouvent pas de chambres. Dépassés, les responsables municipaux les logent dans les couchettes des bateaux amarrés au port.

LA MORT À PORTÉE DE MAIN

Dans une région soigneusement choisie, l'armée a d'abord rassemblé toutes les familles dans un « village de regroupement ». Composés de soldats, de volontaires ou d'officiers de la section administrative spécialisée du gouvernement, ils commencèrent la lutte contre la misère. Une situation qui n'était pas sans danger, puisque de nombreux regroupements, si ce n'est la plupart des villages, étaient sur des territoires rebelles. Et la mort risquait de venir du bosquet voisin. Néanmoins, le programme séduisit beaucoup de Français. Chaque année, des centaines

de jeunes provenant d'Algérie et de France métropolitaine s'engagèrent dans cette cause délicate : soigner et éduquer la population musulmane. Comme Mlle Françoise Carbon, une jeune diplômée de la faculté des lettres de la Sorbonne, qui passa plusieurs mois en tant qu'infirmière volontaire dans le village d'Aïn Tida.

CAPITAINE CHARLES BOYER – ARTILLEUR

Quand nous pénétrâmes finalement dans Aïn Tida, un raz de marée d'enfants se précipita sur l'infirmière. Alors qu'elle renouait avec ses petits patients, le capitaine Boyer me fit visiter son village de 150 huttes de terre – appelées *gourbis* en arabe –, hébergeant 790 personnes.

Il frappa à une porte. Elle s'ouvrit, et une femme berbère souriante nous invita dans son habitat sans fenêtres. L'air y était asphyxiant, les meubles rudimentaires, mais le foyer était aussi propre que possible.

« Ces gourbis sont temporaires, dit le capitaine. À long terme, nous espérons en effet pouvoir fournir à chaque famille un deux-pièces neuf. En attendant, nous avons construit une école et une infirmerie. Nous avons aussi fabriqué une épicerie, dans laquelle nous avons installé l'un des habitants. »

(...) Mais la plus grande fierté du capitaine Boyer était la canalisation que ses hommes avaient construite entre le village et sa source, située à quatre kilomètres de là. « Les femmes d'Aïn Tida, me confia-t-il, n'ont plus à marcher péniblement huit kilomètres par jour pour rapporter l'eau jusque chez elles sur leurs épaules. Aujourd'hui, chaque foyer a de l'eau à moins de cent mètres de sa maison. Bien sûr, les rebelles ne cessent de nous harceler. Une fois, ils ont saboté la canalisation, mais nous sommes parvenus à la remettre en état dans l'heure. Une autre fois, ils ont pollué la source. Mais tout ce qu'ils arrivent à faire, c'est à s'aliéner les habitants. Bientôt, ajouta-t-il avec enthousiasme, j'utiliserai le surplus d'eau pour irriguer ces versants. Un jour Aïn Tida sera le plus prospère des villages de la région de Dahra ! »

« Pour un soldat professionnel, observai-je, votre mission est plutôt inhabituelle. »

« Exact, dit-il en souriant. Mais c'est une guerre inhabituelle. » En prenant le convoi de retour pour Carnot, je vis les villageois du capitaine Boyer qui se rassemblaient gairement dans le mess des officiers de l'armée, pour assister à la projection de leur film hebdomadaire. □



En route vers l'indépendance

ALGER, 1960 : Les barbelés de la guerre
cernent Alger, dont la lumière fait oublier
les tragédies qui ont pu s'y dérouler.

ROBERT SISSON





NATIONAL GEOGRAPHIC

Inspirer le désir de protéger la planète

National Geographic Society est enregistrée à Washington, D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est «d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

FRANÇOIS MAROT, RÉDACTEUR EN CHEF

Christian Levesque, DIRECTION ARTISTIQUE

Lola Parra Cravotto, CHEF DE PROJET

Christine Seassau, 1^{re} SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Sylvie Porté, RÉDACTRICE-RÉVISEUSE

Coline Dangerfield, STAGIAIRE RATTACHÉE À LA RÉDACTION

Emmanuelle Gautier, ASSISTANTE DE LA RÉDACTION

Ont collaboré à ce numéro :

Marine Decremps («L'instituteur et le Coran»)

Marie Dias-Alves («Les villes et l'économie»)

Claire Lecoeuvre («Le désert»)

MARKETING

Delphine Schapira, Directrice Marketing

Julie Le Floch, Chef de groupe

DIFFUSION

Serge Hayek, Directeur Commercial Réseau (01 73 05 64 71)

Bruno Recurt, Directeur des ventes (01 73 05 66 76)

Nathalie Lefebvre du Prey, Directrice Marketing Client (01 73 05 63 20)

Nicolas Cour, Directeur du Marketing Publicitaire

et des Études Éditoriales (01 73 05 63 23)

FABRICATION

Stéphane Roussiès

Charlène Revidon

Photogravure : Quart de Pouce,
une division de Made For Com, France

Imprimé en Espagne :

Rotocayo S. L., Ctra.N-II,

Km 600, 08620 Sant Vicenç dels Horts (Barcelona)

SERVICE ABONNEMENTS

National Geographic France et DOM TOM

62 066 Arras Cedex 09.

Tél. : 0 811 23 22 21

www.prismashop.nationalgeographic.fr

Dépôt légal : septembre 2012 ; Diffusion : Presstalis. ISSN 1297-1715.

Commission paritaire : 1214 K 79161

Abonnement au magazine

France : 1 an - 12 numéros : 44 €

Belgique : 1 an - 12 numéros : 45 €

Suisse : 14 mois - 14 numéros : 79 CHF

(Suisse et Belgique : offre valable pour un premier abonnement)

Canada : 1 an - 12 numéros : 73 CAN\$

VENTE AU NUMÉRO ET CONSULTATION : Tél : 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)

NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

EDITOR IN CHIEF

Chris Johns

DEPUTY EDITOR Victoria Pope

CREATIVE DIRECTOR Bill Marr

EXECUTIVE EDITORS

Dennis R. Dimick (Environment), Kurt Mutchler (Photography), Jamie Shreeve (Science)

MANAGING EDITOR Lesley B. Rogers

DEPUTY MANAGING EDITOR David Brindley

DEPUTY CREATIVE DIRECTOR Kaitlin Yarnall

DEPARTMENT DIRECTORS

ART: Juan Velasco DEPARTMENTS: Margaret G. Zackowitz

DESIGN: David C. Whitmore MAPS: William E. McNulty

INTERNATIONAL EDITIONS

EDITORIAL DIRECTOR: Amy Kolczak

PHOTO AND DESIGN EDITOR: Darren Smith, PHOTOGRAPHIC LIAISON: Laura L. Ford.

PRODUCTION: Angela Botzer, ADMINISTRATION: William Shubert

EDITORS

ARABIA Mohamed Al Hammadi • BRAZIL Matheus Shirts • BULGARIA Krassimir Drumev • CHINA Ye Nan

CROATIA Hrvoje Prčić • CZECHIA Tomáš Tureček • FRANCE François Marot • GERMANY Erwin Brunner

GREECE Maria Athazidou • HUNGARY Tamás Schlosser • INDONESIA Hendra Noor Saleh • ISRAEL Daphne Raz

ITALY Marco Cattaneo • JAPAN Shigeo Otsuka • KOREA Sun-ok Nam • LATIN AMERICA Omar López

LITHUANIA Gediminas Jansonas • NETHERLANDS/BELGIUM Aart Aarsbergen • NORDIC COUNTRIES Karen Gunn

POLAND Martyna Wojciechowska • PORTUGAL Gonçalo Pereira • ROMANIA Cristian Lascau

RUSSIA Alexander Grik • SERBIA Igor Pilji • SLOVENIA Marja Javornik • SPAIN Josep Cabello

TAIWAN Roger Pan • THAILAND Kowit Phadungruangkij • TURKEY Nesibe Bat

CONSULTANTS SCIENTIFIQUES

André Ravereau, ancien architecte en chef des monuments historiques d'Algérie

Yazid Ben Hounet, chargé de recherche au CNRS, au laboratoire d'anthropologie sociale, Collège de France

André Nouschi, historien de la Méditerranée des xix^e et xx^e siècles

Benjamin Stora, historien du Maghreb contemporain et professeur à l'université Paris-XIII et à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco)

Jean Bisson, professeur émérite de géographie à l'université de Tours

Jacques Fontaine, maître de conférences de géographie à l'université de Franche-Comté

Vincent Battesti, chercheur en anthropologie sociale au CNRS-Muséum national d'histoire naturelle à Paris

Nacira Meghraoui, docteur en architecture et urbanisme, et maître de conférences à l'université de Constantine

Feriel Lalami, politologue et docteur en sociologie

Mourad Yelles, maître de conférences à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco)

Camille Sari, docteur ès sciences-économiques et conférencier à l'Institut international de management (Insim)

PUBLICITÉ

Directrice Exécutive Prisma Média :

Aurore Domont (01 73 05 65 06)

Directrice commerciale adjointe :

Chantal Follain de Saint Salvy (01 73 05 64 48)

Directrice commerciale adjointe en charge des opérations spéciales :

Géraldine Pangrazzi (01 73 05 47 49)

Directrice de publicité :

Virginie de Bernede (01 73 05 49 81)

Responsables de clientèle :

Evelyne Allain Tholy (01 73 05 64 24)

Constance Dufour (01 73 05 64 23)

Alexandre Vilain (01 73 05 69 80)

Responsable Back Office : Céline Baude (01 73 05 64 67)

Responsable exécution : Laurence Prêtre (01 73 05 64 94)

Secrétariat de la rédaction : 01 73 05 60 96

13, rue Henri-Barbusse - 92624 Gennevilliers cedex

NATIONAL GEOGRAPHIC MAGAZINE

CHAIRMAN AND CEO

John Fahey

PRESIDENT Timothy T. Kelly

EXECUTIVE VICE PRESIDENTS

Terrence B. Adamson

PRESIDENT, ENTERPRISES: Linda Berkeley

MISSION PROGRAMS: Terry D. Garcia

COMMUNICATIONS: Betty Hudson

CEO: Christopher A. Liedel

PRESIDENT, PUBLISHING: Declan Moore

BOARD OF TRUSTEES

Joan Abramson, Michael R. Bonsignore, Jean N. Case, Alexandra Grovenor Eiler, Roger A. Enrico, John Fahey, Daniel S. Goldin, Gilbert M. Grovenor, Tim T. Kelly, Maria E. Lagomasino, George Muñoz, Reg Murphy, Patrick F. Noonan, Peter H. Raven, William K. Reilly, Edward P. Roski, Jr., James R. Sasser, B. Francis Saul II, Gerd Schulte-Hillel, Ted Wait, Tracy R. Wolkencoft

INTERNATIONAL PUBLISHING VICE PRESIDENTS

MAGAZINE PUBLISHING : Yulia Petrossian Boyle

BOOK PUBLISHING : Rachel Love

Cynthia Combs, Ariel Dejaco-Lohr, Cynthia Gbetibouo, Kelly Hoover, Diana Jakic, Jennifer Liu, Desirée Sullivan

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

CHAIRMAN: Peter H. Raven

VICE CHAIRMAN: John M. Francis

Kamaljit S. Bawa, Colin A. Chapman, Keith Clarke, Steven M. Colman, J. Emmett Duffy, Philip Gingerich, Carol P. Harden, Jonathan B. Losos, John O'Loughlin, Naomi E. Pierce, Elsa M. Redmond, Thomas B. Smith, Wirt H. Willis, Melinda A. Zeder

EXPLORERS-IN-RESIDENCE

Robert Ballard, James Cameron, Wade Davis, Jared Diamond, Sylvia Earle, J. Michael Fay, Zahi Hawass, Beverly Joubert, Dereck Joubert, Louise Leakey, Meave Leakey, Johan Reinhard, Enric Sala, Paul Sereno, Spencer Wells

Copyright © 2011 National Geographic Society
All rights reserved. National Geographic and Yellow Border:
Registered Trademarks ® Marca Registrada. National Geographic
assumes no responsibility for unsolicited materials.

Licence de la NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Magazine mensuel édité par :

NG France

Siège social : 13, rue Henri-Barbusse,

92624 Gennevilliers CEDEX

Société en Nom Collectif

au capital de 5 892 154,52 €

Ses principaux associés sont :

PRISMA-PRESSE et VIVIA

MARTIN TRAUTMANN,

Directeur de la publication

MARTIN TRAUTMANN, PIERRE RIANDET,

Gérants

13, rue Henri-Barbusse,

92624 Gennevilliers Cedex

Tél. : 01 73 05 60 96

Fax : 01 73 05 65 51

FABRICE ROLLET,

Directeur commercial

Éditions National Geographic

Tél. : 01 73 05 35 37

La rédaction du maga-

zine n'est pas responsa-

ble de la perte ou dé-

térioration des textes ou

photographies qui

lui sont adressés pour

appreciation. La repro-

duction, même parti-

elle, de tout matériel

publié dans le maga-

zine est interdite. Tous

les prix indiqués dans

les pages sont donnés

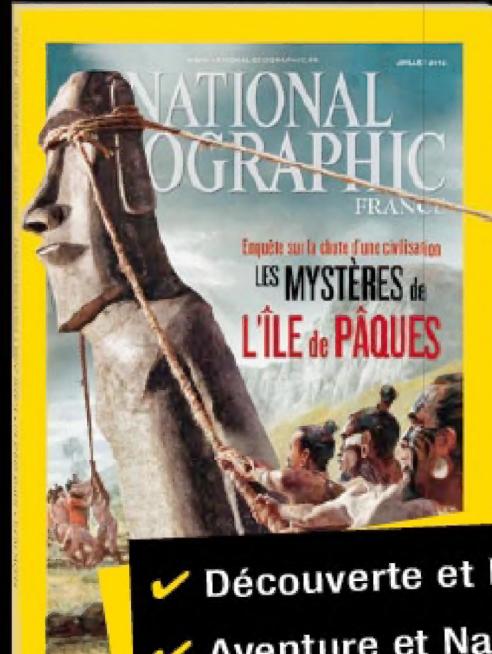
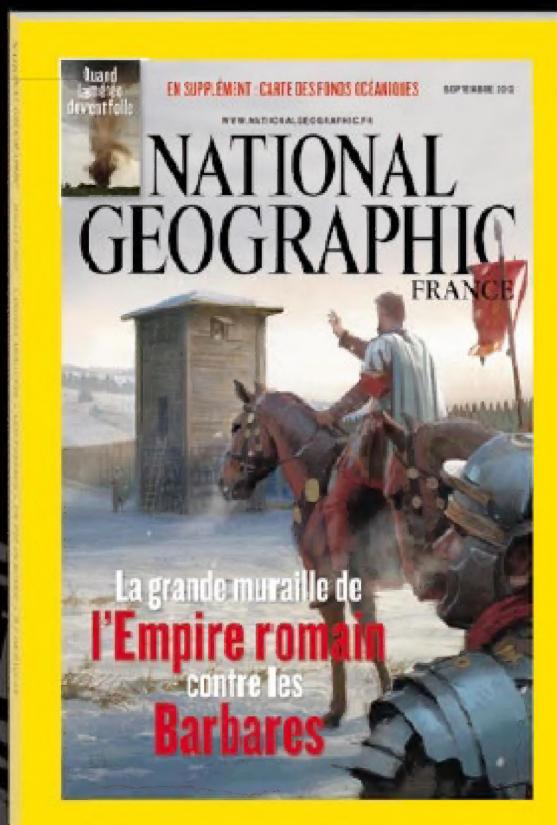
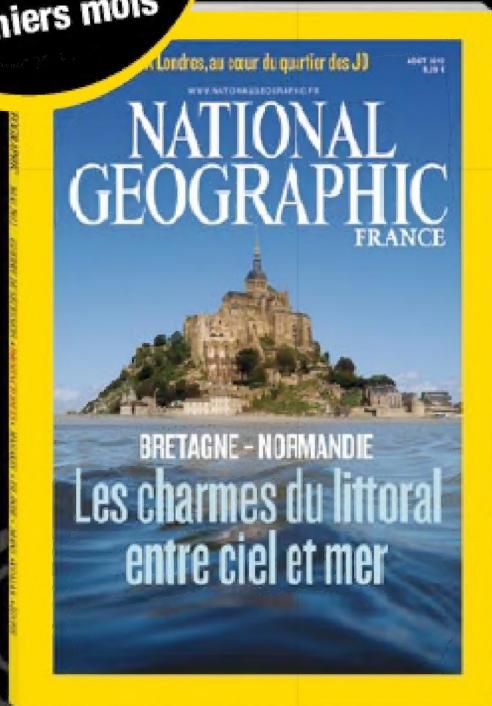
à titre indicatif.



Abonnez-vous à



50%
de réduction*
sur les 9
premiers mois



1 an – 12 numéros du magazine National Geographic

- ✓ Découverte et Expédition
- ✓ Aventure et Nature
- ✓ Réflexion et Connaissance

Prix spécial découverte

39€ au lieu de ~~62,40€**~~

Bon d'Abonnement

Bulletin à compléter et à retourner sans argent et sans affranchir à : National Geographic - Libre réponse 91149 - 62069 Arras Cedex 09.
Vous pouvez aussi photocopier ce bon ou envoyer vos coordonnées sur papier libre en indiquant l'offre et le code suivant : NGEHS0912N

Oui, je souhaite profiter ou faire profiter de l'offre spéciale découverte de National Geographic (1 an - 12 numéros) pour seulement **39€** au lieu de ~~62,40€~~ en kiosque.
Je ne paie rien aujourd'hui et je réglerai à réception de facture.



En m'abonnant, je deviens membre de la National Geographic Society et je reçois mon certificat d'adhésion personnalisé. Vous participez ainsi au financement de projets faisant avancer notre planète et au soutien de programmes d'éducation partout dans le monde.

Je note ci-dessous mes coordonnées :

Nom			
Prénom			
Adresse			
Code postal	Ville		
e-mail	@		

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Média et de celles de ses partenaires

J'offre cet abonnement à :

Nom			
Prénom			
Adresse			
Code postal	Ville		
e-mail	@		

Je peux aussi m'abonner au 0 826 963 964 (0,15 €/min.) ou sur www.prismashop.nationalgeographic.fr

NGEHS0912N

MAGHREB ORIENT EXPRESS

www.tv5monde.com/maghreborientexpress

Chaque dimanche à 20h00
sur TV5MONDE*

Et aussi, à revoir sur tv5mondeplus.com, programmation Spéciale Algérie :



Musique
Acoustic avec Cheb Bilal



Web Documentaire
Un été à Alger



Magazine
L'Invité, de Patrick Simonin

*horaire sur France-Belgique-Suisse. À 19h00 sur TV5MONDE Maghreb-Orient (heure d'Algier).

UN MONDE, DES MONDES,
TV5MONDE